

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

ARICKX

Tristan

Penser la virilité

Analyse philosophique de la notion de virilité dans les structures de genre

Promotrice : Florence CAEYMAEX, ULiège

Lecteur : Grégory CORMANN, ULiège

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel et que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance. Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement constitue un plagiat et que le plagiat est considéré comme une faute grave au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions administratives et disciplinaires encourues en cas de plagiat comme prévues dans le *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* au Chapitre 4, Section 7, article 107 à 114.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude.

Nom, Prénom : ARICKX Tristan

Date : 10 août 2023

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink on a light blue background. The signature reads "Arickx" in a cursive, slightly slanted font. Below the name, there is a long, sweeping horizontal stroke that tapers at both ends, serving as a decorative flourish or underline.

Table des matières

Introduction	4
Plan du mémoire	7
Chapitre 1 – La notion de virilité	9
Virilité : domination, maîtrise de soi, vertu	9
Historicité de la virilité	12
Le piège de la virilité	15
Chapitre 2 – La virilité au prisme de la pensée de Judith Butler.....	20
Butler : assujettissement, normes, genre	20
Le sujet viril.....	24
Chapitre 3 – Interroger la « crise de la virilité »	31
Virilité : crise permanente ou mythe de la crise	31
Pertinence de la perspective d’une virilité en crise	36
Penser autrement la remise en question de la virilité	38
Chapitre 4 – Soigner la blessure de la virilité	42
La relation perdue	43
Soigner la perte pour questionner le patriarcat	47
Retour à la virilité	50
Conclusion.....	52
Bibliographie.....	56

Introduction

Le champ de recherche des études de genre s'est fondamentalement constitué autour de la reconnaissance et de l'analyse de la domination des hommes sur les femmes, du masculin sur le féminin et sur la division des sociétés humaines entre une moitié dominante et une autre moitié inexorablement dominée. Le but de la démarche est de mettre en évidence le fait que cet ordre social est le fruit d'une construction culturelle, historique et politique et n'existe pas de toute éternité et peut dès lors être remis en question et reconfiguré. Si l'étude de la condition des femmes a été longtemps et à raison le point d'ancrage central des investigations sur le genre, la diversification d'approches s'étant déployée au fur et à mesure du développement de ce champ de recherche a amené bon nombre d'auteurs et autrices à s'intéresser de façon plus approfondie à ce qui constitue la spécificité de la place des hommes au sein du système de genre. Si la sociologue Raewyn Connell est loin d'être la première à avoir abordé cette question, son ouvrage phare intitulé *Masculinities* a eu une influence indéniable dans le développement de l'étude des masculinités, notamment par la mise en lumière des multiples formes que celles-ci peuvent prendre.

Dans le contexte de la recherche francophone sur le genre, le développement des études sur les masculinités a vu un certain nombre de discussions tourner autour de la notion de virilité ces dernières années. Si nous voulons nous intéresser de façon pertinente à celle-ci, il semble avant tout nécessaire de s'interroger sur la différence entre le concept de virilité et celui de masculinité. En effet, dans une part non négligeable de la littérature traitant des masculinités, ceux-ci sont soit mobilisés comme étant pratiquement des synonymes soit différenciés mais sans que soit interrogée l'interaction entre les deux. Dans ce mémoire, nous allons partir du postulat qu'il est non seulement pertinent de les distinguer, mais également que l'analyse critique de la virilité est d'importance dans l'exploration des structures de genre, précisément en raison de son rôle dans les injonctions normatives dont les identités masculines font l'objet. Haude Rivoal souligne la nécessité d'une telle distinction en affirmant qu'échouer à la prendre en considération fait courir le risque d'une essentialisation du masculin ; cela revient à considérer les termes de la virilité comme unique norme de la masculinité. La sociologue appelle plutôt à penser la virilité non en tant qu'identité de genre, mais comme « *un* attribut d'*une* forme de masculinité enrichie d'autres attributs comme la classe, la race, la sexualité, etc. »¹. Elle apparaît également comme une forme d'idéal de masculinité, fixe, donnant des injonctions spécifiques renforçant les rapports sociaux de sexe dans lesquels les hommes sont appelés à occuper une position dominante. Rivoal distingue ainsi la masculinité comme détenant un potentiel dynamique – ce qui ouvre immédiatement la voie à la possibilité de penser

¹ Haude RIVOAL, « Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins » dans *Travailler : Revue internationale de psychopathologie et de psychodynamique du travail*, Vol. 38 no. 2, 2017, p.147

les masculinités – et la virilité comme une construction se donnant la forme d’un idéal non dynamique – même si elle se déploie différemment à travers l’histoire. Dès lors, « la virilité comme concept sexué est une construction sociale essentialisante »². Si les injonctions spécifiques de la virilité peuvent évoluer, reste toujours au cœur de cette notion la promotion de la domination d’un groupe social sur un autre dans le contexte de la masculinité hégémonique, pour emprunter les termes de Raewyn Connell. Dès lors, si l’on veut traiter de façon juste de la virilité, il est important d’être attentif à ne pas tomber dans le piège d’essentialisation amenant à la confondre avec la masculinité, tout en observant comment la virilité comme idéal normatif tente d’affecter et de limiter le potentiel de diversité des masculinités. Rivoal propose également de ne pas limiter la virilité elle-même au masculin et de considérer la possibilité d’une virilité féminine.³

Ce mémoire a comme objectif central d’analyser la conception de la virilité, de montrer son rôle fondamentalement oppressif dans les rapports sociaux de domination et d’en souligner la dimension morale qu’elle constitue. Nous la penserons comme construction sociale, politique et historique se déployant au sein des complexes structures de genre. Cela signifie que la notion de virilité sera ici abordée du point de vue de son rôle actif au sein d’un large cadre normatif et des rapports de pouvoir qui se déploient dans l’ordre social.

Il sera essentiel de percevoir également comment cette notion se constitue, dans les termes d’Olivia Gazalé, comme un « piège pour les deux sexes », parce que la virilité contribue à restreindre le genre à la binarité et à l’essentialiser et, en outre, à établir et maintenir la domination des hommes sur les femmes, mais également d’une part restreinte des hommes sur les autres. Ainsi, nous défendrons la possibilité d’une multitude de formes de masculinités – comme de féminités – dont la potentialité se voit entravée par les injonctions à la virilité.

Ce travail sur la virilité se caractérisera par une approche philosophique axée sur la conceptualisation, mais se nourrira de façon abondante d’autres disciplines. En particulier, il sera fait appel à des sources issues de l’histoire, de la sociologie et de la psychologie en plus de références provenant du corpus des travaux philosophiques relatifs aux questions de genre.

Le point de départ du propos de ce mémoire repose sur le travail concernant la virilité accompli par la philosophe Olivia Gazalé, plus particulièrement dans son ouvrage intitulé *Le mythe de la virilité : Un piège pour les deux sexes*⁴. Nous raccrocherons cette analyse de la virilité à l’approche butlerienne du genre et des rapports de pouvoir afin de concevoir le rôle de la virilité dans le cadre de la production normative du sujet développé dans l’œuvre de Judith Butler.

Dès lors, il s’agira d’aborder la virilité de manière critique en analysant ses caractéristiques et son mode de fonctionnement tout en saisissant la place qu’elle occupe dans le contexte du genre. Tout en considérant la puissance normative de la virilité, il sera en outre important de mettre en

² Haude RIVOAL, *op. cit.*, p.153

³ *Ibid.*, pp. 141-154

⁴ Olivia GAZALÉ, *Le mythe de la virilité : Un piège pour les deux sexes*, Paris, Robert Laffont, 2017

évidence les tensions et limites inhérentes à celle-ci. Nous chercherons donc à la fois à comprendre les origines de la virilité, la manière dont elle affecte les sujets et proposerons enfin des perspectives pour nous en détacher. Ce dernier point est d'importance parce qu'il est toujours nécessaire de garder en vue le potentiel politique d'émancipation que renferment les études de genre. Nous considérons ici bel et bien la virilité comme une source notable de domination et de restriction des identités de genre qu'il s'agit de remettre fondamentalement en question en vue du développement d'une société plus juste et libérée des oppressions de genre. Comme nous le verrons, la virilité semble régulièrement se trouver en situation de crise. Il sera essentiel de questionner cette idée de « crise de la virilité ». En effet, celle-ci est autant mobilisée par des perspectives qui visent une déconstruction des normes viriles, que par des discours cherchant à les défendre. Dans ce mémoire, nous partons du principe que la virilité est source d'injustices et d'inégalités du fait qu'elle soit au centre d'un système oppressif de domination. L'ambition est donc d'amener des éléments de réflexions qui pourraient permettre une dissolution de l'idéal viril. Réfléchir sur la possibilité de la crise de la virilité sera alors d'importance afin de saisir comment ce cadre normatif peut être mis en difficulté, mais également de quelle façon il peut se voir maintenu et renforcer.

De plus, comme nous l'avons déjà abordé, le concept de virilité peut difficilement être discuté de façon complète sans prendre en considération son lien avec les masculinités. La relative brièveté de ce mémoire ne nous permettra certainement pas de détailler l'ensemble des études sur les masculinités et il sera nécessaire de rester avant tout concentré sur la virilité, mais notre travail se placera évidemment dans la continuité de cette partie spécifique de la recherche sur le genre et en mobilisera certaines sources.

D'un point de vue méthodologique, nous mobiliserons une diversité d'ouvrages et d'articles provenant, comme nous l'avons dit, de disciplines variées. *Le mythe de la virilité* d'Olivia Gazalé constitue le point de départ de la réflexion de ce mémoire. De ce fait, les analyses qui y sont développées seront évoquées tout au long de notre travail. Il est cependant nécessaire de l'intégrer dans une pensée philosophique plus large. C'est pourquoi nous ferons appel aux travaux de Judith Butler pour penser la virilité dans le contexte des rapports de production normative du sujet analysés par la philosophe états-unienne. Nous aborderons sa pensée essentiellement sous le prisme de son ouvrage *La vie psychique du pouvoir*⁵ bien que d'autres sources seront également évoquées.

Concernant la virilité, nous ferons aussi régulièrement appel aux ouvrages collectifs intitulés *Histoire de la virilité*⁶, dont les trois tomes sont dirigés respectivement par Georges Vigarello, Alain Corbin et Jean-Jacques Courtine. Ceux-ci présentent une multitude d'analyses variées sur

⁵ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002

⁶ Alain CORBIN (dir.), Jean-Jacques COURTINE (dir.), Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité*, 3 volumes, Paris, Seuil (Points histoire), 2011

la manière dont la virilité se déploie de l'Antiquité jusqu'à nos jours. L'ambition de ces livres n'est pas de remettre en question la prédominance de la virilité dans l'organisation sociale – bien que les auteurs et autrices se montrent régulièrement critiques par rapport à la domination masculine – mais bien de montrer de quelle façon elle se manifeste à dans un contexte socio-historique particulier. L'intérêt de l'*Histoire de la virilité* pour ce mémoire n'est pas dans la critique de cette notion, mais repose sur la mise en lumière de la manière dont elle évolue au fil du temps, tout en conservant toujours ses objectifs de domination. De plus, ces analyses historiques rendent compte des valeurs et représentations spécifiques à la virilité. Dès lors, nous nous servirons du travail des historien·ne·s pour alimenter notre réflexion sur la virilité et la façon dont celle-ci se transforme tout en parvenant à se maintenir. Ainsi, si l'*Histoire de la virilité* demeure superficielle en apports critiques sur les structures de domination, nous nous servirons de ces analyses historiques pour alimenter la remise en cause de ces structures selon les méthodes propres aux études sur le genre.

Notre travail mobilisera également les sciences politiques, particulièrement le travail de Francis Dupuis-Déri et son ouvrage *La crise de la masculinité*⁷ qui alimentera, avec Gazalé, notre réflexion sur la crise de la virilité. L'intérêt de l'ouvrage de Dupuis-Déri se trouvera essentiellement dans la mise en garde contre un discours qui vise le renforcement et le maintien de la domination masculine et des normes viriles. Il sera néanmoins bon de nuancer cette approche.

Notre appel à la psychologie se fera essentiellement autour du travail de Carol Gilligan et Naomi Snider. Leur ouvrage *Pourquoi le patriarcat ?*⁸ servira à interroger la persistance du patriarcat – système au sein duquel la virilité occupe une place centrale – et à ouvrir la voie à des pistes de résolution des problèmes dont les normes viriles sont à l'origine. L'apport principal de Gilligan et Snider permettra de rendre compte de l'impact psychologique généré par les normes du patriarcat et de la virilité.

Plan du mémoire

Le premier chapitre de ce travail aura pour objectif principal d'établir les bases conceptuelles de la notion de virilité. Il s'agira donc de voir quelle place elle occupe au son des rapports sociaux de domination et de quelle façon elle s'applique aux différentes catégories d'individu·e·s. Tout d'abord, nous présenterons les différentes caractéristiques de la virilité de manière générale, en soulignant notamment l'importance de la maîtrise de soi. Nous ferons ensuite appel aux historien·ne·s pour voir de quelle façon la virilité évolue tout en conservant son aspect d'idéal social normatif. Enfin, nous montrerons, avec Gazalé, en quoi la virilité

⁷ Francis DUPUIS-DÉRI, *La crise de la masculinité : Autopsie d'un mythe tenace*, Paris, Remue-ménage (Points), 2018

⁸ Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *Pourquoi le patriarcat ?*, trad. Vanessa Nurock et Cécile Roche, Paris, Flammarion (Champs essais), 2021

constitue un « piège » affectant l'ensemble des individu·e·s de manière spécifique en fonction de leur place dans les structures de genre.

Notre deuxième chapitre visera l'articulation de la notion de virilité avec le cadre de pensée de Judith Butler. Il s'agira en particulier d'analyser le rôle que joue la virilité dans le contexte de l'assujettissement du sujet par le pouvoir. Pour ce faire, nous commencerons par évoquer les bases de la pensée butlerienne en ce qui concerne la subordination du sujet au sein du cadre normatif. Après cette présentation, nous discuterons de la normativité virile avec cet angle butlerien pour montrer que le sujet, lorsqu'il émerge, se voit être assujéti par des normes valorisant l'idéal de virilité. Nous verrons également de quelle façon la virilité contribue au retournement du sujet contre lui-même.

Le chapitre 3 portera sur l'idée de « crise de la virilité » qu'il s'agira d'interroger. Dans un premier temps, nous verrons que la virilité semble être en crise de façon répétée tout au long de l'histoire. Les analyses de Dupuis-Déri nous montreront comment le discours de la crise de la virilité peut servir à des perspectives réactionnaires qui visent au maintien de la virilité en vue de réaffirmer l'ordre social traditionnel de domination. Dans un deuxième temps, nous ferons une nouvelle fois appel à Gazalé qui présente quant à elle la crise de la virilité comme une opportunité de déplacement normatif disposant d'un potentiel libérateur important. Ce chapitre se conclura sur une tentative de penser différemment la remise en question de la virilité. Cette nouvelle configuration de la problématique de la virilité nous amènera à évoquer la perte qui est en jeu dans le cadre de l'identification virile dans le genre.

Enfin, notre quatrième et dernier chapitre aura comme objectif de proposer des pistes pour se détacher de la virilité et des rapports sociaux inégalitaires qu'elle induit. Ce chapitre sera traversé par le travail accompli par Carol Gilligan et Naomi Snider dans *Pourquoi le patriarcat ?* qui nous permettront de réfléchir la blessure relationnelle infligée aux individu·e·s par le système patriarcal auquel les normes viriles participent activement. Nous verrons d'abord la manière dont la perte est vécue avant de chercher comment soigner cette perte ouvre la voie à la remise en question du patriarcat. Il sera nécessaire d'être attentif au rôle important que joue l'idéal normatif de virilité dans ce mécanisme de perte. La virilité sera traitée comme une responsable notable de la perte de l'expression authentique du sujet.

Chapitre 1 – La notion de virilité

La mise en place d'une pensée rigoureuse de la notion de virilité dans une approche philosophique des questions de genre implique de saisir cette dernière dans la complexité de ses significations. La perspective de Raewyn Connell, dans le développement de son analyse des masculinités, a souligné l'importance de la domination au sein des rapports de genre, en pointant un certain type de masculinité occupant une position hégémonique – relative à une situation culturelle et historique – et qui se trouve en position de garantir la subordination des femmes aux hommes dans l'ordre social.¹ Nous allons le voir, la virilité fonctionne fondamentalement par la domination et la distinction radicale avec le féminin qu'elle cherche à subordonner. Cela en fait un point de départ idéal à nos investigations.

Virilité : domination, maîtrise de soi, vertu

À la base de son inculcation aux hommes, la virilité prône une démarcation radicale avec les femmes tout en mettant en avant une différence hiérarchique entre les deux pôles de la binarité traditionnelle du genre.² En effet, comme l'indique Olivia Gazalé :

« *Être un homme*, c'est donc, d'abord, ne pas être une femme. Mais ce n'est pas tout : être un homme c'est aussi – de façon beaucoup plus problématique – ne pas être un "efféminé". »³

La virilité se conçoit donc comme un attribut qui, si l'on veut en garantir l'obtention et le maintien, il est nécessaire de s'éloigner radicalement des caractéristiques considérées comme relevant des femmes et du féminin. Cela inclut donc des rapports de domination des hommes sur les femmes, mais aussi des hommes sur d'autres hommes, les premiers étant considérés virils et les seconds trop proches du féminin que pour pouvoir prétendre à cet accomplissement ultime du masculin qu'est la virilité.⁴

Cela se trouve au cœur de ce que Olivia Gazalé qualifie de « système viriarcal ». Il est bon de préciser, avant toute chose, que l'auteurice du *Mythe de la virilité* opère un déplacement de la définition de « patriarcat » vers le néologisme de « viriarcat », justifiant cela en affirmant que la domination masculine ne repose pas uniquement sur la qualité de père. On est certainement en droit de se demander si la mise en place d'une nouvelle terminologie est bien utile étant donné qu'elle prétend à la même portée conceptuelle que la notion de patriarcat qui, nous semble-t-il, s'est depuis longtemps distingué, au sein de la tradition intellectuelle féministe, du simple rapport au père. Cela dit, nous nous référerons à la terminologie mobilisée par Gazalé lorsqu'il sera question de sa pensée.

¹ Raewyn Connell, Meoïn Hagège (dir.), Arthur Vuattoux (dir.), *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam, 2022

² Pascale MOLINIER, « Virilité défensive, masculinité créatrice » dans *Travail, genre et société*, Vol. 3 no.1, 2000, p.26

³ Olivia GAZALÉ, *Le mythe de la virilité : Un piège pour les deux sexes*, Paris, Robert Laffont, 2017, p.18

⁴ *Ibid.*, pp.18-19

Le système viriarcal est donc pensé par la philosophe comme une construction reposant sur une idéologie viriliste prônant la domination de l'homme et l'assujettissement des femmes et des hommes non-virils – qui sont donc rapprochés du féminin qui est toujours la cible de l'oppression. Il s'agit d'une construction complexe se donnant une portée totalisante et essentialisante dissimulant son caractère construit sous un masque d'une prétendue nécessité naturelle.⁵ Dès lors, penser la virilité comme prônant une différenciation radicale au féminin montre immédiatement une tension inhérente à celle-ci : le rapprochement de l'homme aux traits que le cadre normatif attribue à la féminité est vu comme une menace et les individus masculins sont à exclure de la vision d'un monde viril et doivent être placés dans une situation de dominé. En cela, les hommes, cherchant à atteindre et maintenir leur virilité, doivent nécessairement présenter une certaine forme de crainte par rapport au féminin.

Les historiens à l'origine des ouvrages collectifs intitulés *l'Histoire de la virilité* ne sont pas dupes à cet égard : la préface aux trois tomes indique très justement que si la virilité est considérée comme le plus haut niveau de noblesse et d'accomplissement auquel le masculin peut prétendre au travers de l'histoire, cette « perfection serait toujours menacée de quelque insuffisance »⁶. En tant qu'elle est avant tout une norme, la virilité est à la fois un attribut que l'on est enjoint à acquérir pour être un « vrai homme » et un idéal de masculinité à portée totalisante qu'il n'est pas possible de capturer de façon définitive. Cela donne une indication remarquable de la norme qu'elle constitue : nous pouvons comprendre la virilité comme étant de l'ordre d'un appel permanent, d'un ensemble d'injonctions au perfectionnement masculin. Jamais pleinement réalisée, la norme virile pousse à être constamment remise au jour. Nous le verrons, cela est particulièrement significatif dans la manière dont Butler fait interagir le pouvoir et le sujet via le cadre normatif auquel appartient la virilité.

La virilité est ainsi pensée comme un attribut qui doit s'obtenir : « Tu seras un homme, mon fils. », comme le veut l'expression, comprenant de façon sous-jacente l'injonction de pousser le jeune garçon à atteindre le *telos* masculin, à savoir être viril. Gazalé analyse ce devenir normatif particulier à l'homme comme se présentant sous l'image d'une conquête qui amène une volonté de différenciation radicale avec ce qui relève du féminin. Avant tout, explique l'autrice, cela prend la forme pour les jeunes hommes de mettre en place un effort actif visant à se séparer de leur mère en vue d'obtenir le droit d'intégrer le monde réservé aux hommes. La suite logique de ce processus est une distinction encore plus radicale qui traite les femmes et les traits qui leur sont normativement rattachés comme étant fondamentalement inférieurs.⁷

Il est possible d'analyser ce processus d'obtention de la virilité en tant qu'il se présente sous un jour se donnant l'apparence d'un accomplissement moral. Faisons un instant le jeu de revenir à

⁵ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, pp.47-50

⁶ Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE, Georges VIGARELLO, « Préface » dans Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité*, T.1 : *L'invention de la virilité. De l'antiquité aux lumières*, Paris, Seuil (Points histoire), 2011, p.7

⁷ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, pp. 197-203

l'étymologie : le *vir* de virilité est le même que celui qui apparaît dans la *virtus*, la vertu romaine. La virilité se dépeint sous un « portrait moral ». ⁸ Tout particulièrement, ce qui est valorisé, selon Gazalé, dans l'accomplissement viril de l'homme, c'est la maîtrise de soi, l'autocontrôle. Il s'agit donc d'une injonction à mettre en place un véritable domptage de son propre corps, de sa sexualité et surtout de ses émotions. Nous avons affaire à une justification virile de la hiérarchie de genre supposant que la valeur et la supériorité des hommes proviennent du fait que ces derniers auraient la capacité, contrairement aux femmes, d'exercer un contrôle absolu sur eux-mêmes. ⁹ Une réprimande encore trop courante adressée aux petits garçons est « un garçon, ça ne pleure pas. ». Plutôt que de chercher à reconforter ou à chercher la raison de ces larmes, l'adulte indique implicitement que l'enfant est moralement en tort de se laisser aller à ses émotions et devrait apprendre à se maîtriser s'il veut être un individu masculin accompli, voire. Sans oublier les sous-entendus qu'induit cet appel : « Un garçon – contrairement à une fille –, ça ne pleure pas – alors comme tu pleures, c'est que tu ne fais pas vraiment partie du groupe des garçons. ».

La perfection supposée de l'homme accompli, de l'homme viril repose donc sur ce contrôle strict de soi, qui se caractérise fondamentalement, comme nous l'avons vu, par un enfouissement de ses émotions. Nous aurons l'occasion d'en rediscuter, mais il est assez manifeste que cela amène des conséquences psychologiques importantes. Ce qu'il est ici central de retenir est que la caractérisation de la virilité que développe Gazalé met en avant cette maîtrise de soi comme fondation morale justifiant la domination. En effet, s'il est capable de se contrôler, un homme obtient le droit de conquête sur le monde et d'asseoir sa domination sur les personnes incapables d'atteindre l'accomplissement viril, c'est-à-dire non seulement l'ensemble des femmes, mais également d'autres hommes considérés comme échouant à devenir viril. Ces personnes sont dévalorisées sous prétexte que leurs émotions dictent leurs actions et qu'elles se laissent être maîtrisées par leur corps. En cela, il est manifeste que la virilité se construit fondamentalement sur des mécanismes d'exclusion et de mépris de ce qui lui est autre. ¹⁰

Il est essentiel de bien comprendre comment se caractérise cet autocontrôle. Il n'est pas ici question de véritablement limiter la capacité d'action de l'individu. Plutôt, il s'agit pour celui-ci de se présenter en tant que maître absolu de son corps et de sa psyché. Nous avons donc affaire à l'exigence d'une commande de soi se caractérisant comme résolument active. Le corps et la vie émotionnelle sont présentés comme des ennemis en tant que ces derniers font courir un risque de se laisser aller à la passivité, qui correspond à une perte de virilité et à une certaine effémination. L'exigence de la maîtrise de soi n'est ainsi pas à comprendre comme une limitation forcée des capacités, mais plutôt comme une obligation demandant aux hommes

⁸ Jean-Paul THUILLIER, « Virilités romaines : *Vir*, *virilitas*, *virtus* » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.*, p.75

⁹ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, p.203

¹⁰ *Ibid.*, pp. 203-207

d'être en contrôle parfait de la manière dont ils déploient leurs émotions et du fonctionnement de leur corps. Les émotions peuvent donc exister, mais la virilité ne permet pas de se laisser aller à ce qui peut être considéré comme des passions : la colère peut être acceptable si elle est dirigée de façon active, alors que la peur est reniée comme une entrave illégitime. Le corps, quant à lui, est insidieusement présenté par la norme comme s'il était une altérité au sujet auquel il appartient pourtant. Cela sera discuté plus en profondeur lorsque nous lierons la virilité à la manière dont Butler utilise la figure du retournement dans son analyse de l'assujettissement.

Nous n'aurons malheureusement pas l'occasion d'entrer en détail dans les vastes implications de la virilité dans le cadre de la sexualité au sein de ce mémoire. Néanmoins, il est impensable de ne pas évoquer ne serait-ce que très brièvement la question. La maîtrise de soi sur laquelle la virilité établit son ascendant moral comprend bien une injonction au contrôle de leur propre sexualité par les hommes. Lorsqu'elle discute de cette question, Gazalé explique que, dans ce contexte, « La virilité, c'est la preuve, l'érection, l'intromission, l'émission et la vantardise. »¹¹ Le pénis est, en effet, extrêmement valorisé par les exigences viriles, et constitue également la menace ressentie comme la plus grande par les hommes : il est attendu qu'il soit mobilisé dès que jugé nécessaire et jusqu'à ce qu'il ait rempli la fonction attendue de lui. Il s'agit donc non seulement d'avoir des organes sexuels « fonctionnels » – c'est-à-dire être capable d'érection et d'éjaculation fertile – mais aussi de pouvoir les utiliser, et ceci fréquemment et à volonté. S'ajoute à cela l'injonction que les hommes gardent un contrôle de ceux-ci et que ces mécanismes corporels ne se déclenchent pas de façon inopinée. La performance dans la sexualité est particulièrement valorisée. De plus, les conquêtes et les « prouesses » sexuelles doivent être abordées en public afin de signifier à ses pairs sa virilité sexuelle.¹²

Ainsi, il est nécessaire de penser la virilité dans la complexité de ses implications. En se présentant comme attribut confirmant un accomplissement de la construction d'une identité masculine, elle se construit sur la domination de ce qui relève du féminin ou viendrait à s'en rapprocher de trop près, à travers une justification morale reposant sur la valorisation de la maîtrise de soi en tant que vertu nécessaire. On retiendra donc que la virilité fonctionne par exclusion et écrasement des individus n'atteignant pas ses stricts standards. La virilité apparaît donc comme un élément constitutif d'une structure oppressive liée au genre et un obstacle à l'établissement d'une plus grande diversité de masculinités et à leur reconnaissance comme identités légitimes.

Historicité de la virilité

Les trois tomes de *l'Histoire de la virilité* amènent une multitude d'éléments d'analyse permettant de voir de quelle manière la compréhension de cette notion se retrouve configurée différemment au travers de l'histoire. Le constat premier qui ressort de la lecture de ces

¹¹ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, p.248

¹² *Ibid.*, pp.247-312

ouvrages collectifs est que la virilité est toujours – en tout cas dans le contexte du monde occidental auquel ils se limitent – valorisée et, si sa définition reste conforme à ce que nous avons discuté dans la première section de ce chapitre, ses modalités précises et ses signifiants particuliers varient de façon considérable en fonction du contexte historique et social spécifique dans lequel elle évolue. Ainsi, bien que la virilité se présente toujours comme un principe unique et totalisant de maîtrise de soi, elle ne se déploie pas de la même façon à l'époque romaine, à la cour de Louis XIV ou lors de l'émergence des conflits mondiaux du vingtième siècle. Comme la domination masculine, il semble que la virilité soit toujours présente, mais se manifeste sous des modalités particulières s'adaptant aux mouvements de l'histoire et de la société. Nous n'irons pas dans l'ensemble des considérations de ces ouvrages, mais nous allons tout de même présenter certaines des grandes lignes développées par les historien·ne·s afin que celles-ci contribuent à nourrir notre réflexion sur la virilité.

Dès l'introduction du premier tome, traitant de l'évolution de la virilité de l'Antiquité aux Lumières, Georges Vigarello s'interroge sur la manière dont on peut analyser ses variations spécifiques au travers de l'histoire. Il souligne de façon notable que, s'il y a une reformulation des modalités précises de ce qui est attendu de l'homme viril, sa visée n'est jamais vraiment l'objet d'une révolution. Il invite à penser la virilité comme mobilisant la valorisation de la force et de la domination pour désigner les personnes occupant une place privilégiée au sein des rapports de pouvoir d'une culture particulière. Si les caractéristiques exactes mises en avant sont fréquemment modifiées, jamais la virilité ne va prendre une forme où ces relations de pouvoir se trouveraient véritablement chamboulées.¹³

L'étude des virilités antiques, dans leurs variations grecques ou romaines, montre la virilité – ou l'*andreia* dans la terminologie grecque – comme un apprentissage particulier destiné à faire du garçon un homme accompli. On notera qu'elle se voit rapprochée d'une forme particulière de construction idéologique de ce que doivent être les comportements et caractéristiques à développer chez les hommes s'ils veulent être reconnus comme tels et la manière dont se voit alors ritualisée leur éducation.¹⁴ Apparaissent déjà également une forte valorisation de la sexualité comme preuve de la valeur virile de l'homme et le développement d'un idéal de maîtrise du corps, se traduisant à Rome par un modèle de beauté entretenue par le sport. On voit également immédiatement advenir le modèle de la prestance guerrière où la vertu de la virilité prescrit le courage au combat et face à la mort. Néanmoins, cela se fait toujours avec une certaine retenue où il s'agit de garder un contrôle strict sur la force guerrière pour qu'elle reste vertueuse et donc virile.¹⁵

La modernité apporte une reconfiguration particulière qu'on peut rapprocher d'une sorte d'adoucissement, par le fait que ce ne soit plus une certaine vigueur contrôlée qui est valorisée,

¹³ Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.*, pp.13-15

¹⁴ Maurice SARTRE, « Virilités grecques » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.*, pp.21-56

¹⁵ Jean-Paul THUILLIER, « Virilités romaines : *Vir, virilitas, virtus* » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.*, pp.71-114

mais, plutôt, une véritable prudence dans l'action qui se doit d'être réfléchie. Vigarello souligne que cette virilité, qui est celle de la cour avant tout, reste toujours mise en avant. Si la tendance à l'adoucissement laisse penser à une diminution de la puissance masculine, l'historien constate que l'affirmation répétée et systématique de la virilité ne cesse pas. C'est simplement son mode opératoire qui se trouve modifier. On constatera d'ailleurs que la maîtrise stricte de soi est toujours au centre, bien que le lieu de sa manifestation se retrouve déplacé.¹⁶ L'exemple de la figure de Louis XIV est paradigmatique de cette virilité de la cour : son règne prend essentiellement une forme où sa virilité est entretenue, mise en scène et sublimée aux yeux de tous. Il est une figure de virilité présentée comme l'accomplissement ultime de l'homme. Cet exemple rappelle d'ailleurs, avec la dégradation de la santé du souverain à la fin de sa vie, que la virilité n'est jamais que temporaire et finit inévitablement par se perdre.¹⁷

Faisons un saut dans le temps jusqu'au 19^e siècle. Alain Corbin considère cette période comme représentant le sommet de l'influence de la virilité et de ses normes. Le développement, l'entretien et l'exaltation de la virilité sont ici au centre de toute sociabilité masculine. Elle est ici configurée en tant que vertu ordonnant la société dans son ensemble, qu'elle structure par des rapports de domination. Elle ordonne également des représentations du monde. La maîtrise de soi est d'autant plus valorisée qu'elle est vue comme permettant l'accès à une véritable grandeur de l'individu. La mort correspondant aux valeurs viriles – mort au combat, au nom de la patrie, ou mort au travail pour l'ouvrier – se voit également sublimée., de même que la performance sexuelle.¹⁸

Le duel constitue une figure remarquable de la virilité de cette époque. Celui-ci fait office de preuve que l'honneur mis en danger par une quelconque offense se voit restaurer. Il constitue un spectacle prouvant à l'adversaire, à la société et également à soi-même que l'on est un homme au sens véritable du terme, c'est-à-dire viril. Véritable mise en scène, le duel se doit d'avoir lieu, quelle qu'en soit l'issue. La victoire n'est en effet pas une nécessité à la restauration de l'honneur. Tout ce qui importe, dans le cadre de cette morale de l'honneur viril, c'est que le combat ait lieu. Le duel permet de prouver qu'on est capable de s'exposer à la mort pour conserver son honneur. Le duel du 19^e siècle est donc un lieu privilégié où la virilité se trouve exprimée.¹⁹ On peut par ailleurs se demander si ce modèle ne trouve pas plus de survivances aujourd'hui qu'on ne le penserait intuitivement. Entre le duel d'antan ritualisé et valorisé par les classes sociales dominantes – bien qu'il ne s'y limitait bien sûr pas – et les « bagarres » contemporaines, la seule véritable différence est sans doute qu'elles sont aujourd'hui mal vues du fait d'une association au comportement des classes populaires.

¹⁶ Geroges VIGARELLO, « La virilité moderne : Convictions et questionnements » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.*, pp.185-192

¹⁷ Stanis PEREZ, « Louis XIV ou la virilité absolue ? » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.*, pp.259-291

¹⁸ Alain CORBIN (dir.), *Histoire de la virilité, T.2 : Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil (Points histoire), 2011, pp.7-11

¹⁹ François GUILLET, « Le duel et la défense de l'honneur viril » dans Alain CORBIN (dir.), *op. cit.*, pp. 84-126

Quoiqu'il en soit, cet exemple du duel au 19^e siècle, dans toute la mise en scène qu'il implique, amène un aspect intéressant du concept qui nous intéresse et dont nous aurons l'occasion de rediscuter plus tard : la virilité se constitue de façon importante dans la manière dont elle se montre dans l'espace public. Nous avons affaire à un intéressant rapport de soi à l'autre où les individus mettent en scène leur virilité pour que celle-ci soit confirmée par les autres. C'est ici la reconnaissance de l'identité du sujet qui est en jeu. Nous mettrons cela en lien avec la pensée de Judith Butler, et plus particulièrement ses influences hégéliennes, dans le chapitre suivant.

Nous n'allons pas nous attarder ici sur le troisième et dernier tome de l'*Histoire de la virilité*. Non pas parce qu'il n'apporterait rien d'intéressant, mais simplement parce qu'il s'oriente autour de la question de la potentialité d'une « crise de la virilité » émergeant au courant du 20^e siècle et se poursuivant au 21^e. Le chapitre 3 de ce mémoire portant dans son intégralité sur cette thématique particulière, nous laisserons ici temporairement la question en suspens. Notons simplement que la violence des combats de la Grande Guerre, détruisant non seulement les vies, mais aussi les corps et les esprits, vient mettre à mal l'idéal militaire et viril qui avait atteint son paroxysme au siècle précédent. Le second conflit mondial, suivi par le processus de décolonisation, finira ensuite par achever l'ancien modèle viril. S'ajoutera à cela l'émergence des luttes pour l'égalité des sexes mettant en place une critique de la hiérarchie et de la domination au cœur de l'idéal de virilité, mais nous aurons l'occasion d'approfondir cela dans les sections ultérieures.²⁰

Le piège de la virilité

Mentionnons une dernière fois l'*Histoire de la virilité*. Dans un chapitre analysant les injonctions à la virilité dans sa modalité sexuelle, Alain Corbin écrit :

« Tout cela conduit à se demander si la virilité, telle qu'elle est ressentie par les hommes [du 19^e siècle], n'est pas, avant tout, réseau d'injonctions anxiogènes, souvent contradictoires, auxquelles il convient, d'une manière ou d'une autre, de se plier, que ce soit par la maîtrise des pulsions ou par un exercice débridé de la vigueur sexuelle. »²¹

La virilité, source de prestige social et de supériorité hiérarchique, ne serait-elle donc pas une source de détresse pour tous, même ses plus valeureux adeptes ?

La thèse que Olivia Gazalé défend dans *Le mythe de la virilité* conçoit précisément que la virilité se constituant comme mythe reposant sur la croyance en la naturalité de la domination des femmes et de tout ce qui est jugé féminin, mais devenant un « piège » où les hommes posés en position dominante se retrouvent également piégés par ses injonctions, celle-ci étant autant contraignante que paradoxales.²²

²⁰ Jean-Jacques COURTINE , « Impossible virilité » dans Jean-Jacques COURTINE (dir.), *Histoire de la virilité*, T.3 : *La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil (Points histoire), 2011, pp.7-11

²¹ Alain CORBIN, « L'injonction de la virilité, source d'anxiété et d'angoisse » dans Alain CORBIN (dir.), *op. cit.*, p.374

²² Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, p.10

En cela, la philosophe reprend la perspective considérant la binarité des sexes comme une création normative posant les catégories « hommes » et « femmes » dans une opposition se donnant des allures de naturalité, mais s'intéresse particulièrement à la manière dont la structuration de ce rapport binaire établit « la femme » comme naturellement incapable de contrôler ses passions, alors que « l'homme », lui, serait tout aussi naturellement appelé à avoir la capacité d'avoir une totale maîtrise de lui-même. S'il est clair que cette construction normative justifie l'infériorisation systématique des femmes, Gazalé souligne que cela a également pour conséquence d'aliéner les hommes à de strictes injonctions à la virilité. S'il est clair que les femmes ont été les plus grandes perdantes de la construction du « mythe » de la virilité comme principe structurant la hiérarchie sociale, les hommes ne s'en trouvent pas entièrement gagnants en dernière instance, étant également pris pour cible par un ensemble d'exigences normatives. Ce caractère de « mythe » attribué à la virilité par Gazalé lui permet de montrer que sous son apparence de réalité naturelle existant de toute éternité, la virilité est en réalité une construction culturelle imaginaire.²³ Cette utilisation de la notion de « mythe » permet à la philosophe de rendre compte de donner à la construction culturelle qu'est la virilité une apparence anhistorique dissimulant les conditions réelles de son émergence. Ainsi, la virilité est « Un fantasme d'autant plus normatif qu'il prétend ne rien devoir à l'imagination, mais tout à la *nature* : l'homme est supposé être *naturellement* porteur d'une potentialité virile qu'il est sommé de développer, sous peine de déchoir. »²⁴ Nous reparlerons de ce mécanisme de dissimulation des conditions d'émergence des normes lorsque nous lierons la notion de virilité au cadre de pensée butlerien.

Les injonctions à la virilité sont d'autant plus pernicieuses du fait que, comme nous l'avons déjà mentionné, ne pas s'y plier revient à risquer de ne plus être considéré comme étant véritablement un homme. Ne pas se plier à la norme revient donc à perdre tout prestige social et à se retrouver enfermé dans la sphère du féminin qui est résolument honni par la hiérarchisation du système viriarcial. Nous avons donc affaire au développement d'injonctions poussant les hommes à s'opposer de façon claire et manifeste à toute forme d'effémination s'ils ne veulent pas se trouver dans une situation où leur identité ne serait plus reconnue comme légitime par l'ensemble de la communauté des hommes. La virilité est ainsi toujours dans une situation de profonde instabilité, toujours menacée par sa propre disparition. Il s'agit de la manifester de façon répétée et visible pour être reconnu comme un individu masculin légitime, c'est-à-dire de systématiquement se placer en opposition et en supériorité aux femmes et aux hommes jugés comme non virils. Toute sympathie ou tout rapprochement envers ces catégories peuvent faire l'objet d'une sanction sociale difficilement révoquée et menaçant l'identité même des individus.²⁵

²³ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, pp. 15-17

²⁴ *Ibid.*, pp.17-18

²⁵ *Ibid.*, pp.18-20

Paradoxalement, cette insistance à l'obligation d'assurer sa virilité par le rejet et l'infériorisation du féminin sur l'activation d'une forme de crainte fondamentale de ce dernier. Le contrôle des femmes est une exigence centrale du cadre viril parce que précisément celui-ci n'arrive pas à se maintenir face à ce qui échapperait à ce contrôle. Olivia Gazalé considère qu'il s'agit de la raison poussant la virilité à se mettre en scène dans des représentations particulièrement poussées « en ressuscitant le modèle du chasseur, du chevalier et du guerrier, parfois de manière caricaturale »²⁶. Celle-ci se doit de se maintenir par une performance qui préfère aller dans l'exagération, quitte à risquer de tomber dans le ridicule, tant que l'identité de l'homme véritable est conservée et garantie.²⁷

La conceptualisation de la virilité que propose Gazalé se constitue donc comme un modèle normatif qui dépasse la simple opposition binaire hommes-femmes et se construit radicalement comme le principe de distinction entre des individus occupant une position de supériorité face à d'autres qui doivent être enfermés dans l'infériorité. Les premiers reposent donc complètement sur l'existence des seconds : « être un homme, c'est *dominer*. Pas de suprématie sans un inférieur à mépriser, voire à humilier. »²⁸ C'est en cela que la virilité est à comprendre comme un principe totalisant d'exclusion. Elle se construit sur un modèle de mépris des catégories de personnes qu'elle en vient à opprimer – les femmes en premier lieu, mais aussi les hommes ne respectant pas le cadre viril et d'autant plus s'ils n'obéissent pas à l'hétérosexualité obligatoire –, se croisant paradoxalement à une crainte de ces dernières. Être exclu, dans ce contexte, ne signifie pas être mis en dehors de l'ordre social, mais se réfère à l'exclusion du groupe des hommes dominants. Les personnes non viriles occupent donc bien une place active au sein de l'ordre social, mais se voient refuser l'accès aux privilèges de la catégorie dominante. Cette dernière a besoin d'exclure d'elle-même une partie des hommes et l'ensemble des femmes pour pouvoir exister au sommet de la hiérarchie.²⁹

De plus, la virilité est à penser comme développant une lutte permanente entre les hommes pour obtenir et garantir une position supérieure les uns sur les autres. La haine de l'autre est véritablement au centre du cadre normatif viril, alors que l'identité virile a besoin de celui-ci pour pouvoir véritablement exister. La mise en place d'une société plus égalitaire n'est pas possible sans la remise en question drastique de la prédominance de la virilité, voire de son existence.³⁰

La sentence que prononce Gazalé est sans appel :

« C'est sans doute là le point le plus sensible et le plus méconnu de l'histoire des sexes : le *système viriarcal* n'a pas seulement essentialisé et opprimé les femmes, il a également aliéné les hommes au *mythe de la virilité*, un mythe en forme de piège, que les évolutions sociales allaient venir peu

²⁶ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, pp.22-23

²⁷ *Ibid.*, pp. 21-23

²⁸ *Ibid.*, p.24

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p.24

à peu contrarier, puis renverser, livrant le mâle à des sociétés postmodernes à des difficultés identitaires et existentielles sans précédent. »³¹

La virilité devenue mythe s'est retrouvée être également un piège rendant sa remise en question particulièrement difficile, du fait de son importance centrale dans la constitution des identités masculines traditionnelles. Si la virilité est en crise – et la terminologie méritera d'être questionnée –, il est à penser que c'est la virilité elle-même qui est ultimement la cause de cette crise de perte de sens qui semble l'accompagner.

Dans la continuité de cette discussion, Gazalé apporte une nuance importante qu'il s'agit ici de rappeler. Comme si l'on cédait nous-mêmes au piège totalisant du système viriarcal que l'on entend ici critiquer, nous avons eu tendance à tomber dans des facilités d'écriture laissant à penser les hommes comme une catégorie homogène d'individus. Mais, comme l'auteurice du *Mythe de la virilité* le rappelle très justement, ce n'est pas le cas. La virilité est à penser selon elle comme le rabaissement par l'homme de la femme, mais également de l'autre homme. Elle associe à la domination sexiste bien d'autres formes de haines de l'altérité, particulièrement la haine raciale et la haine homophobe. « Tant et si bien qu'on ne devrait pas dire "les hommes ont toujours opprimé les femmes", mais "une partie des hommes a toujours opprimé les femmes et une autre partie des hommes". »³², affirme la philosophe. Nous n'aurons pas l'occasion de consacrer à l'analyse intersectionnelle de la virilité l'attention qu'elle nécessiterait pour être correctement traitée. Cependant, il est important dans nos analyses de garder à l'esprit que la portée du système viriarcal construit une opposition hiérarchisante entre une représentation idéale de l'homme véritable, l'homme viril et l'homme non-viril considéré inférieur, comprenant toute la diversité des catégories masculines ne correspondant pas à l'idéalité du *vir*.³³ Ainsi, la norme virile ne donne une pleine légitimité qu'à un seul type de masculinité correspondant à ses exigences. Dans le même temps, elle masque la multiplicité des formes que peuvent prendre les masculinités construisant l'apparence d'unité de la catégorie des hommes. Ainsi, au sein des structures de genre, le sexe masculin est considéré comme une évidence et ceux qui en disposent font partie du groupe des hommes, mais seule une catégorie particulièrement restreinte peut prétendre au qualificatif de « viril ». Il s'agit de ceux qui arrivent à atteindre et à conserver les critères de prétendue excellence de la virilité. La tension inhérente à celle-ci est manifeste : le cadre normatif appelle tous les hommes à être virils, mais seule une minorité parvient à atteindre ce standard, les autres se retrouvant considérés comme des hommes inférieurs, dont le système viriarcal a besoin du fait qu'il repose sur la domination et le rabaissement de ce qui est autre au *vir*.³⁴

³¹ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, pp. 193-194

³² *Ibid.*, p.197

³³ *Ibid.*, pp.197-198

³⁴ *Ibid.*, pp.197-199

Les analyses de la virilité que proposent Olivia Gazalé et les autres auteurs et autrices que nous avons abordés jusqu'ici permettent de la conceptualiser comme un élément constitutif de la structuration du système de genre. Elle détient une puissance normative radicale en se constituant comme preuve d'un accomplissement humain par excellence reposant pourtant sur la hiérarchisation et la domination des individu·e·s qui n'atteindraient pas les standards imposés par les attentes et les injonctions viriles. Néanmoins, du fait qu'elle est traversée par une multitude de contradictions internes, la virilité devient un véritable piège contraignant les hommes à respecter ses critères stricts de peur de perdre la légitimité de leur identité. Par sa valorisation radicale de la maîtrise de soi, la virilité restreint les capacités d'agir de façon libre et sincère et amène les hommes à rester perpétuellement sur le qui-vive, à restreindre leurs émotions et leur agir corporel pour conserver une position de supériorité toujours menacée par la perte et le reclassement dans une strate inférieure de masculinité.

Dès lors, la virilité se constitue comme le levier d'une véritable violence exercée sous tous les groupes sociaux à travers une hiérarchie instable où les personnes en situation d'infériorité sont dévalorisées et celles en position dominante, par crainte de se retrouver eux-mêmes victimes de la domination, s'efforcent de maintenir ce système. Analyser de manière critique la virilité doit donc nous amener à promouvoir une remise en question radicale des termes qu'elle implique en vue de la mise en place d'une société plus juste et égalitaire, voire même simplement plus agréable à vivre pour l'ensemble des individu·e·s.

Chapitre 2 – La virilité au prisme de la pensée de Judith Butler

Le chapitre précédent a été l’occasion de problématiser et de caractériser la virilité en elle-même. Nous allons maintenant faire en sorte de l’inclure dans le cadre plus large de la structure du genre et des rapports de pouvoir. Pour ce faire, nous ferons appel à la pensée de la philosophe Judith Butler et verrons de quelle manière la notion de virilité peut trouver sa place dans la compréhension particulière du cadre normatif et de la formation du sujet que propose l’auteurice de *Trouble dans le genre*.

L’approche spécifique que nous allons développer pour aborder la richesse et la complexité des développements butleriens se centrera autour de ce que la philosophe états-unienne met en place dans son ouvrage *La vie psychique du pouvoir*. Celui-ci sera traité comme une clef de voûte de la pensée que Butler met en place quant à la construction du sujet par le pouvoir. Nous accompagnerons cela de la mobilisation des livres de l’auteurice portant sur le genre, plus particulièrement *Trouble dans le genre* et *Ces corps qui comptent*. Ce chapitre se structurera donc autour d’une présentation des grandes lignes du cadre de pensée butlerien avant de revenir à la notion de virilité et de montrer de quelle manière la philosophie de Judith Butler peut être mobilisée dans une analyse critique.

Butler : assujettissement, normes, genre¹

Dans *La vie psychique du pouvoir*, Judith Butler cherche à décrire la manière dont le sujet se forme, selon elle, en étant nécessairement assujetti au pouvoir. Le « Je » est ainsi présenté comme une réalité paradoxale : être sujet est une nécessité vitale pour être capable d’agir et cette capacité se voit irrémédiablement entravée par le pouvoir sur lequel repose notre existence en tant que sujet. Cette ambivalence traverse également la notion de pouvoir. En effet, celui-ci rend possible l’existence du sujet, mais ce dernier est lui-même capable d’exercer une forme de pouvoir. La continuité du pouvoir est en fait garantie par l’action du sujet.²

L’interaction entre sujet et pouvoir est donc celle d’une certaine interdépendance, mais le pouvoir a une faculté notable de faire en sorte que ses conditions d’émergence comme celles du sujet se retrouvent dissimulées sous une apparence de naturalité. Cela est un point central dans la compréhension du cadre normatif que décrit Butler. Les actes linguistiques et corporels des individus réitèrent à chaque instant les normes sur lesquelles repose la structure du pouvoir.³

¹ Cette section reprendra de façon synthétique les développements mis en place dans mon précédent mémoire ayant porté précisément sur une analyse de *La vie psychique du pouvoir* et dont ce chapitre entre en continuité. Pour plus de détails, voir Tristan ARICKX. *Sujet de tension : formation du sujet et assujettissement dans l’œuvre de Judith Butler*. Faculté de philosophie, arts et lettres, Université catholique de Louvain, 2022, Prom. Nathalie FROGNEUX. [<https://dial.uclouvain.be/memoire/ucl/object/thesis:37220>, consulté le 3 juillet 2023], en particulier les chapitres 1 et 7.

² Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L’assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, pp. 22-26, pp.36-38

³ *Ibid.*, pp.38-39

La démarche originale de Butler dans son analyse des rapports entre sujet et pouvoir repose sur la prise en compte de la manière dont la psyché entre en jeu dans ces derniers. Ainsi, selon elle, il est essentiel de prendre en considération la manière dont l'assujettissement se déploie au sein de la vie psychique, cela étant considéré comme d'une importance particulière dans le fonctionnement de la régulation sociale.⁴ Cela se centre notamment autour de l'analyse des attachements passionnés. Le sujet, pour la philosophe états-unienne, est attaché à sa subordination au pouvoir, car son existence en tant que sujet n'est garantie que par son adhésion aux termes définis par celui-ci. Il s'agit là d'une certaine adaptation butlerienne du *conatus* de Spinoza : c'est une nécessité vitale pour le sujet qui veut subsister dans son être de se maintenir dans cette position subordonnée et même de finir par désirer son propre assujettissement.⁵

Cela est lié à un élément conceptuel fondamental mobilisé par Butler dans *La vie psychique du pouvoir*, à savoir la figure du retournement qu'elle tire de l'analyse de l'interpellation développée par Althusser. Dans le processus de venue à l'être du sujet irrémédiablement simultané à l'assujettissement de celui-ci, le sujet se retourne vers lui-même et contre lui-même, en devenant lui-même une modalité du pouvoir qui l'assujettit. Ce retour vers soi est donc accompagné d'une autopunition. Le sujet se perçoit lui-même comme objet et met en place ses propres entraves. En désirant exister, le « Je » s'établit par processus réflexif comme désirant son propre assujettissement.⁶

Dans la continuité de ce processus, Butler considère qu'il y a une intériorisation du cadre normatif. En effet, le retournement du sujet contre lui-même dans le mécanisme d'assujettissement psychique transforme la compréhension que celui-ci fait de la norme. Plutôt que d'être comprise comme une réalité extérieure s'imposant au sujet, la dynamique réflexive lui donne une apparence d'évidence interne. À nouveau, on voit que le mode de fonctionnement du pouvoir agit par effet de dissimulation : il laisse à penser qu'il existe une radicale distinction entre l'externalité et l'internalité du sujet alors que les deux éléments marchent de concert. Le pouvoir est particulièrement efficace justement parce que le sujet qu'il forme renforce son mode d'action par l'internalisation des termes du pouvoir dans sa vie psychique. La vulnérabilité du sujet se comprend dès lors du fait de son attachement aux conditions qui lui permettent d'émerger et de subsister.⁷

De plus, le rapport entre les versants internes et externes du sujet voit son importance renforcée du fait que celui-ci va chercher en dehors de lui-même une reconnaissance de son existence et de la validité de celle-ci. Pour que son existence soit valable, il est nécessaire pour le sujet de démontrer son respect du cadre normatif :

⁴ Judith BUTLER, *op cit.*, pp.44-45

⁵ *Ibid.*, pp.28-30

⁶ *Ibid.*, pp.24-26, pp.50-54

⁷ *Ibid.*, pp.45-47

« Voué à rechercher la reconnaissance de sa propre existence selon des catégories, des termes et des noms qu'il n'a pas lui-même conçus, le sujet cherche le signe de sa propre existence en dehors de lui-même, un discours qui est à la fois dominant et indifférent. Les catégories sociales signifient tout à la fois subordination et existence. »⁸

La dimension sociale du pouvoir est donc d'une importance fondamentale dans son application en tant qu'assujettissement. Les normes sont alors vues par Butler comme les principes venant structurer la formation du sujet. Celui-ci désirent subsister, et donc conserver sa reconnaissance au sein du monde social, se doit de respecter ce cadre normatif particulièrement puissant.⁹

L'efficacité particulièrement redoutable de ces normes provient de la manière dont celles-ci se maintiennent et se renforcent par leur mobilisation par les sujets. En effet, la perspective de Butler considère qu'elles se maintiennent par leur répétition systématique accomplie au travers des actes corporels et linguistiques des sujets qui s'y subordonnent. Il s'agit là d'un élément clef dans l'analyse butlerienne du cadre normatif sur lequel fonctionne le pouvoir. Le fonctionnement réitératif de la norme a ceci de particulier qu'en même temps qu'il fait de la normativité une réalité durable et persistante, cela expose en même temps la norme à la possibilité de sa propre remise en question.

En effet, la répétition ne donne pas toujours lieu à une copie parfaite de ce qu'elle cherche à reproduire. Ce sont les ratés de ce processus de réitération des termes du cadre normatif qui, selon Butler, représentent un potentiel de subversion du cadre normatif. Cependant, l'incapacité ou le manque de volonté du sujet à reproduire correctement les normes dans ses actes est loin d'être sans risque. Les sanctions sociales risquent de s'appliquer extrêmement fort sur le sujet s'il vient à sortir de la norme. Si celui-ci ose aller dans cette direction, il court le risque de perdre son intelligibilité au sein de l'ordre social ; cela courir un risque proprement vital à son maintien dans l'existence en tant que « Je ».¹⁰

Cela nous amène à la façon dont ce cadre intellectuel se déploie dans l'analyse philosophique de la notion de genre que propose Judith Butler. Penser l'émergence du sujet au sein du pouvoir nécessite de penser celui-ci comme étant nécessairement genré. Le genre n'est ainsi pas à penser comme un élément parmi d'autres au sein du cadre normatif. Il occupe véritablement une place centrale dans la manière dont le sujet est assujéti au pouvoir. Butler fait véritablement du genre la composante fondamentale de l'intelligibilité culturelle de l'individu devenant sujet.

L'introduction à l'édition de 1999 de *Trouble dans le genre* comprend le genre qui agit sur les individu·e·s comme fonctionnant nécessairement avec le pouvoir. Le cadre normatif est

⁸ Judith BUTLER, *op. cit.*, p.47

⁹ *Ibid.*, pp.47-49

¹⁰ *Ibid.*, pp.57-59

omniprésent et toute critique des termes qui le composent se fait toujours nécessairement au sein de celui-ci¹¹ :

« Il n'y a pas de position politique qui soit pure de tout pouvoir, et c'est peut-être cette impureté qui fait que la capacité d'agir est, en puissance, une interruption ou un renversement des régimes régulateurs. »¹²

Butler conçoit le genre, ainsi que le sexe comme des constructions culturelles. Les normes de genre établissent l'existence du sexe comme une réalité antérieure à tout marquage de la société par effet de dissimulation réitérative de son façonnement par des déterminations sociales, historiques et culturelles.¹³ La philosophe cherche à éviter le piège d'une analyse totalisante du genre qui aurait pour risque de renforcer sa puissance répressive et de répéter sa fonction excluante des identités considérées hors-normes.¹⁴

Les normes de genre exigent ainsi une continuité rigoureuse du sexe, du genre et de la sexualité au sein de l'identité d'un sujet. L'émergence de ce qui est considéré comme une incohérence dans cette « chaîne stabilisatrice de l'identité » fait courir le risque pour le sujet de perdre son intelligibilité culturelle au sein du genre. Le pouvoir établit la binarité entre masculin et féminin – et la hiérarchie entre les deux – et leur attribue un caractère de naturalité ou de substance, dissimulant ainsi leur aspect construit. Le tout s'accompagne d'une stricte exigence d'hétérosexualité. Les identités de genre ne respectant pas les termes d'intelligibilité culturelle s'en voient exclues. Le sujet genré se doit de se conformer aux attentes déterminées par le cadre normatif du pouvoir.¹⁵

Cela amène bien entendu à la fameuse définition du caractère performatif que Butler attribue au genre :

« Le genre, c'est la stylisation répétée des corps, une série d'actes répétés à l'intérieur d'un cadre régulateur des plus rigides, des actes qui se figent avec le temps de telle sorte qu'ils finissent par produire l'apparence de la substance, un genre naturel de l'être. »¹⁶

Ainsi se voit établie la manière dont sont construites et maintenues les normes du genre auxquelles les individu-e-s doivent se soumettre dans le cadre de leur assujettissement. Leur devenir-sujet est nécessairement genré. La performativité du genre est l'exemple par excellence du fonctionnement itératif du cadre normatif : la répétition contrôlée d'actes corporels et linguistiques établit les normes constitutives au genre. Demeurer dans les carcans normés de l'intelligibilité culturelle est perçu comme une nécessité vitale au maintien du sujet dans l'existence. Celle-ci dépend de l'assujettissement du sujet et pousse donc celui-ci à désirer, par

¹¹ Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2006, p.44

¹² *Ibid.*, p.50

¹³ *Ibid.*, pp.67-70

¹⁴ *Ibid.*, pp.74-84

¹⁵ *Ibid.*, pp.83-85

¹⁶ *Ibid.*, pp.109-110

attachement passionné, les termes venant délimiter son identité de genre selon des caractéristiques établies comme valables. Rappelons néanmoins que cela ouvre également la voie à la possibilité de remise en question des termes imposés par le pouvoir, du fait que les normes ne sont jamais répétées de façon strictement identique, ouvrant la voie à leur propre subversion et à la redéfinition des termes du pouvoir, bien que les pratiques régulatrices veillent au maintien de la binarité sexuelle et de l'hétérosexualité obligatoire.¹⁷

Avec *Ces corps qui comptent*, Butler réaffirme clairement que le « Je » qui émerge par assujettissement se voit nécessairement occuper une place dans la matrice de genre au même moment où il advient à l'être.¹⁸ Cet ouvrage est également l'occasion pour l'autrice d'approfondir son analyse du *drag* déjà entamée dans *Trouble dans le genre*.

L'intérêt principal du *drag* est d'être le pendant antithétique du mécanisme de dissimulation des normes sous des apparences de naturalité. Il vient révéler le fait que les normes du genre s'établissent par leur imitation répétée. Le *drag* ne fait pas pour Butler de la subversion à proprement parler, mais vient mettre en évidence l'artificialité des structures genrées s'imposant comme des réalités substantielles existant dans la nature de toute éternité. Cette pratique permet simplement de montrer qu'une identité de genre consiste avant tout en une performance reposant sur la répétition permanente d'actes linguistiques et corporels maintenant les normes et dissimulant leur caractère construit derrière une apparence de naturalité. Cette révélation n'est pas ce qui permet de se libérer du pouvoir et de son cadre normatif – et d'ailleurs Butler considère qu'une séparation radicale avec le pouvoir est de l'ordre de l'impossible – mais permet de mettre en évidence le genre comme relevant avant tout d'une performance.¹⁹

Le sujet viril

Maintenant que nous avons posé ces bases de la philosophie butlerienne, il est temps de revenir à la notion de virilité à laquelle nous nous intéressons et de voir de quelle manière elle peut être intégrée dans ce cadre de pensée particulier. Nous allons ici voir comment la virilité se déploie au sein du cadre normatif et vient impacter les rapports du pouvoir, et donc, par extension, la formation du sujet genré. Du fait de l'objet de ce mémoire, ce sera essentiellement le sujet se constituant au sein du côté masculin du genre qui sera analysé ici.

Tout d'abord, il est nécessaire de penser la virilité comme une norme ou un ensemble de normes assez particuliers. Nous l'avons expliqué dans le premier chapitre à l'aide des auteurs et autrices que nous avons abordées. La virilité est un attribut particulier caractérisé comme un accomplissement. Il n'est donc pas un acquis de toute éternité, il est atteint et doit être maintenu si l'individu veut continuer à être reconnu comme un homme véritable, c'est-à-dire un homme

¹⁷ Judith BUTLER, *op cit.*, pp.85-92, pp.108-110

¹⁸ Judith BUTLER, *Ces corps qui comptent : De la matérialité et des limites discursives du sexe*, trad. Charlotte NORDMANN, Paris, Amsterdam, 2009, pp.20-21

¹⁹ *Ibid.*, pp.132-140

viril. L'exigence normative ne se limite donc pas seulement au fait d'être viril, mais également au fait qu'il soit nécessaire d'atteindre et d'entretenir cette virilité.

Au sein des normes de genre, il y a donc une attente que l'individu de sexe mâle tende, dans son identité de genre, à développer et à prouver sa virilité, source d'accomplissement de la perfection masculine. Ainsi, la virilité est travaillée performativement par la répétition et l'affirmation répétitive de ses caractéristiques. Comme nous l'avons dit, le sujet, selon Butler, se doit de se conformer aux normes et de les répéter par des actes corporels et linguistiques s'il veut être intelligible dans l'ordre social. Il y a donc une attente normative que l'homme désire être reconnu comme viril.

De plus, ne pas correspondre au modèle viril revient, nous a appris Gazalé, à être rapproché au féminin qui est irrémédiablement présenté comme en position d'infériorité dans la hiérarchie de genre, ce positionnement étant renforcé par une virilité qui se construit par opposition et par la subordination de la féminité. La sanction sociale pour un homme ne correspondant pas ou ne cherchant pas à correspondre aux standards de la virilité prendrait la forme de le rapprocher de la féminité et de ne plus le considérer comme un véritable homme. Ne pas désirer être viril inclut donc une première rupture dans la continuité sexe-genre-désir que définissait Butler. L'homme non-viril se voit exclu du domaine de l'intelligibilité par rapprochement au féminin dévalorisé dans les relations de pouvoir. Au mieux, il est considéré comme un homme non-accompli, au pire il est rejeté comme une anomalie.

L'hétérosexualité obligatoire est d'autant plus malicieuse ici. Le cadre hétéronormatif impose à l'homme de manifester sa virilité dans le domaine de la sexualité, mais ce sont les conquêtes féminines qui sont valorisées avant tout. Cela est bien sûr fondamentalement marqué par des rapports de pouvoir où les hommes sont présentés comme ceux qui détiennent le contrôle de la relation sexuelle. Les pratiques homosexuelles, surtout si l'individu est pénétré, sont comprises comme des menaces à l'ordre viril et se voient donc particulièrement rabaissées. C'est une deuxième discontinuité qui fait sortir certains hommes du cadre de l'intelligibilité du genre tel que présenté dans la philosophie butlerienne. L'ordre social viril considère cela comme une mise en danger de son hégémonie et considérera les hommes homosexuels ou bisexuels comme des menaces et sanctionnera ces derniers.

Les normes de la virilité semblent dès lors chercher au maintien de la structure du genre telle qu'elle se présente, tout particulièrement l'essentialisation de la binarité du genre et les rapports de pouvoir hiérarchiques entre les deux sexes. La virilité célèbre le fait d'occuper la position dominante en tant que point culminant de la vertu des hommes. Le maintien du cadre normatif de genre peut alors être pensé comme une volonté du pouvoir viril cherchant à conserver sa supériorité par rapport aux femmes et à ce qui se rapprocherait de la féminité. Les hommes se situant hors de la norme virile sont à exclure non pas simplement parce qu'ils ne correspondent pas aux attentes normatives, mais aussi parce que considérer leurs identités comme légitimes met en danger l'évidence de la position de domination de la masculinité virile.

Il y a donc une exigence normative qui pèse sur le sujet masculin de tendre autant que possible vers son accomplissement comme homme véritable, comme homme viril. Le risque d'exclusion qui pèse sur lui est assuré par la sanction sociale qui craint la dissolution du cadre normatif sur lequel repose la hiérarchie établie par le pouvoir. Olivia Gazalé, comme nous l'avons vu précédemment, avait particulièrement souligné que la virilité présente une portée totalisante et essentialisante. La perspective butlerienne est dans la même ligne : la virilité est à comprendre comme une construction normative qui, par répétition performatives de ses termes au sein d'actes linguistiques et corporels, se maintient dans le pouvoir et dissimule son aspect construit sous une prétendue naturalité. La virilité se donne une apparence de substance comme forme de perfection masculine dont il apparaît alors évident qu'elle devrait occuper une position dominante. Dès lors, dans sa fonction totalisante, la virilité exerce une pression, en tant qu'instance occupant une place privilégiée au sein des rapports de pouvoir, sur l'ordre social ayant pour objectif d'assurer la réitération correcte des normes du genre qui la placent au sommet de la hiérarchie genrée. En cherchant à exclure les formes d'identifications dans le genre qui ne respectent pas ce puissant cadre normatif, la finalité de la virilité est d'assurer le maintien des rapports de pouvoir qu'elle présente comme pleinement naturels et existants de toute éternité, par effet de dissimulation des racines historiques, culturelles, sociales, et politiques de ces derniers.

Ensuite, comme nous l'avons vu, un trait normatif particulièrement important de la virilité est la maîtrise de soi. Celle-ci est au centre de l'établissement d'une identité virile légitime, comme nous l'ont appris Gazalé et les approches historiques que nous avons abordées dans notre premier chapitre. Elle sert de base de justification à la prétendue supériorité morale de la personne virile. Reconfiguré à l'aune des investigations de Butler, il apparaît que le contrôle de soi-même est une norme de la plus haute importance dans le cadre de la virilité. On peut donc comprendre qu'il y a une exigence pour que le sujet désirant atteindre la virilité exerce sur lui-même une forme de contrôle particulièrement strict, par l'enfouissement de ses émotions et la maîtrise des pulsions sexuelles. Les actes accomplis par les hommes se doivent alors de toujours répéter cette norme : la *vir* accompli ne peut se laisser aller à des pleurs et ne peut déployer sa violence que de façon parfaitement maîtrisée. Il s'agit d'un apprentissage s'opérant à partir de l'émergence du sujet dans son assujettissement aux normes du pouvoir et n'est donc pas un acquis immédiat. Il y a une véritable éducation par les pairs et par soi-même de la maîtrise de soi. Dans l'émergence du sujet genré se trouve incluse toute une série d'attendus liés au sexe attribué à l'enfant. Le fait d'accéder à la virilité est temporairement en suspens, mais au fur et à mesure de l'avancée de l'enfance, sa norme s'impose progressivement par des pressions externes à se comporter « comme un homme ».

Dans une perspective butlerienne, on pourrait dire que ces attentes sont progressivement internalisées et que l'appel externe à la maîtrise de soi se transforme alors en un autocontrôle radical où les émotions sincères et véritables sont effacées pour apparaître face à l'ordre social

comme en pleine maîtrise de son corps et de sa psyché, cela étant rappelé par la répétition d'actes stylisés visant à prouver sa virilité. L'apprentissage viril enclenché par des pressions externes est transposé dans la vie psychique par internalisation des normes enseignées. On voit émerger ici la fameuse figure du retournement chère à l'autrice de *La vie psychique du pouvoir* : par mouvement réflexif les normes s'imposant au sujet sont internalisées et reconfigurées comme si elles provenaient de la psyché de ce dernier. La conséquence secondaire de ce mécanisme est alors que cela permet dans le même temps de réaffirmer et de solidifier les normes viriles comme des évidences naturelles.

Nous pouvons alors maintenant analyser le « piège » de la virilité mis en évidence par Gazalé au prisme de la figure butlerienne du retournement du sujet vers et contre lui-même dans le contexte de son assujettissement. Comme indiqué dans le chapitre précédent, l'autrice du *Mythe de la virilité* présente le cadre normatif viril comme promouvant l'infériorisation systématique des femmes et du féminin et assurant la domination du seul modèle de l'homme viril. La virilité comme norme se voit également imposer aux hommes devant en satisfaire les termes s'ils veulent se voir garantir leur reconnaissance en tant qu'ils disposent d'une identité masculine légitime. Cette norme est internalisée par le sujet et, par ce mouvement réflexif, se trouve actualisée au sein de la vie psychique qui devient le lieu où ce sujet devient vecteur de la norme sur lui-même. On retrouve ici la perspective du Butler quant à l'ambivalence existant dans les relations entre sujet et pouvoir : le sujet soumis au pouvoir est également le moyen par lequel ce dernier est capable de se déployer.

Ainsi, le piège de la virilité prend place du fait que les individus masculins – qui sont les gagnants du système viriarcal – se forment comme sujets genrés en appliquant la norme virile sur eux-mêmes par processus réflexif. Les conséquences prennent des formes multiples. Tout d'abord, nous avons longuement évoqué ce rejet du féminin que Gazalé a souligné et nous avons indiqué que cela devenait assez rapidement une véritable crainte face au risque d'y être associé. Le sujet anticipe la sanction sociale et la peur de sa propre dissolution s'il n'est pas reconnu au sein de l'intelligibilité culturelle. Dans une démarche pour garantir la conservation de son identité, le sujet masculin agit sur lui-même pour rejeter tout ce qui pourrait le rapprocher du domaine des femmes. La sanction sociale n'a alors pas besoin d'être activée. L'imposition de la norme se fait par le sujet contre lui-même qui se contraint alors à suivre le modèle viril.

Ainsi, concevoir la catégorie des hommes comme un groupe uni est un piège construit par la virilité dans la normativité, en tant qu'elle cherche à mettre en place un modèle totalisant d'identification et de hiérarchisation de la binarité des sexes. Le sujet internalise cette conception fondamentalement essentialisante et se voit par lui-même empêché de concevoir un au-delà légitime à l'identité virile. Plus puissant encore que le contrôle externe, l'internalisation des normes de la virilité pousse l'individu à se limiter lui-même dans ce qu'il pourrait être.

Ensuite, l'internalisation de l'exigence de maîtrise stricte de soi est une application manifeste du retournement du sujet contre lui-même au sein de la normativité virile. D'entrée de jeu, la

terminologie de « maîtrise de soi » implique déjà une action orientée contre soi-même. Dans le cadre de la virilité, il s'agit, comme Gazalé l'a détaillé, d'exercer un strict contrôle de son corps et de ses émotions. Nous avons affaire à une exigence normative de contrôle de son corps par le sujet et ne déploie ses fonctions et sa puissance que dans un cadre où cela a été rationnellement décidé. Il s'agit donc de le mobiliser au moment où cela a été décidé : interdiction radicale de laisser ce qui est de l'ordre du physiologique fonctionner par lui-même. On trouve dans cette exigence ce que Butler a analysé comme une haine du corps par le pouvoir : il est vu comme un facteur qui limite la liberté du sujet et il serait nécessaire de l'anéantir.²⁰ Dans la lecture que la philosophe américaine fait d'Hegel dans son analyse de l'assujettissement, le corps est erronément présenté comme un autre que soi dans la subordination au pouvoir et se voit donc rejeter par le sujet se retournant contre lui-même dans son devenir subordonné.²¹

À ce rejet du corps qu'il s'agit de soumettre à soi-même s'ajoute un rejet des émotions. Ces dernières sont dévalorisées comme des passions sur lesquelles pèse une exigence normative de maîtrise au sein de la virilité. Les analyses de Gazalé et de l'*Histoire de la virilité* amènent à penser que seules certaines émotions sont légitimes et ne peuvent se déployer que sous la commande de l'individu. Comme la puissance sexuelle, la violence est légitime ultimement si elle est employée de façon contrôlée. Les émotions comme passions sont donc proscrites, et les émotions rapprochées au féminin sont vivement rejetées. Se laisser aller à des pleurs – manifestation physiologique d'une émotion, tristesse ou joie, incontrôlée – n'est pas en adéquation avec les normes viriles.

Dès lors, le sujet s'impose à lui-même un strict contrôle de sa vie émotionnelle. Les conséquences sont évidemment d'ordre psychologique : les émotions dévalorisées ne se voient pas traitées correctement et sont simplement étouffées, voire refoulées. Le sujet entretient son propre assujettissement en considérant une part de lui-même comme illégitime et en s'attaquant lui-même. Le dernier chapitre de ce mémoire proposera de discuter de la « voix différente » proposée par Carol Gilligan comme ouverture vers une possible sortie du modèle patriarcal en faisant de la prise en compte et de la revalorisation des émotions un élément central à ce déplacement.

Un dernier élément à penser dans le cadre d'une analyse du retournement du sujet contre lui-même dans son acquisition de la norme virile nous fait revenir aux attachements passionnés. Butler nous l'a dit : le sujet est attaché à son propre assujettissement et donc au cadre normatif où l'assujettissement se réalise. Gazalé a ajouté que la virilité se constitue comme un mythe, c'est-à-dire un certain modèle dominant de masculinité, un idéal à atteindre et à maintenir pour tout homme voulant garantir sa position dans l'ordre social genré. On peut donc considérer que

²⁰ Judith BUTLER, *Sujet du désir : Réflexions hégéliennes en France au XXe siècle*, trad. Philippe SABOT, Paris, PUF, 2011, pp.77-78

²¹ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002, pp.64-66

si la virilité est une norme contraignant les hommes à se subordonner à un ordre social donné et limitant la manière dont ils sont autorisés à exprimer leur individualité en tant que sujet, ceux-ci développent un attachement à cette normativité virile. Il existe de façon durable une tendance des hommes à chercher à tendre vers cette norme par crainte de ne pas être reconnu en tant qu'homme. La subordination au cadre normatif qui se déploie autour de la virilité vue comme une nécessité vitale à la subsistance de l'individu en tant que sujet dans son intelligibilité culturelle en tant qu'homme.

Pour terminer ce chapitre, nous allons maintenant tenter de penser la virilité en tant que celle-ci est à comprendre comme une performance particulière au sein de la structure de genre. Être un homme véritable, être un *vir* implique, comme nous l'avons vu précédemment, de réaffirmer constamment et de façon répétée sa virilité face au monde et également à soi-même. La virilité fonctionne donc de façon performative : ses termes se doivent d'être systématiquement réitérés. Le *drag*, tel qu'analysé par Butler, permet de révéler la structure imitative du genre et la profonde artificialité se dissimulant performativement sous une apparence de substance de ce dernier. Une caractéristique du *drag* est de mettre en lumière le fait que la performance de genre est toujours une copie sans original.

Cela peut s'appliquer à la performance virile : celle-ci n'est ultimement qu'une copie de la norme que constitue la virilité qui ne dispose pas d'un original. Idéal à atteindre, la virilité n'est qu'un représentant de la normativité du genre visant à la reproduction de rapports de pouvoir particuliers hiérarchisant la catégorie dominante et celle irrémédiablement dominée. En cela, la virilité se manifeste dans les actes corporels et linguistiques pour être réaffirmée performativement, ce qui peut donner lieu à des manifestations pouvant sembler pratiquement parodiques, tellement elles se voient pousser à l'extrême. Ce qui est en jeu pour le sujet, c'est toujours d'affirmer son identité virile par réitération des normes auxquelles il est pourtant subordonné.

Cependant, il ne semble pas y avoir de performance de la virilité équivalente au *drag*. En effet, ce dernier développe une fonction de contestation dans la représentation parodique de la performance. Dans la virilité, il semble que la tendance à l'exagération serve plutôt à affirmer la position sociale dominante de la masculinité virile et à renforcer les normes. Il serait intéressant d'approfondir cette question en interrogeant si des performances viriles et dominantes détiennent un potentiel pour éclairer l'aspect construit et performatif des identités de genre. Nous n'aurons malheureusement pas l'occasion de pousser cette réflexion dans ce mémoire.

Notons, pour finir, l'importance de la relation à l'autre dans l'affirmation et la confirmation de la virilité. Dans les tomes de l'*Histoire de la virilité*, les historien·ne·s ont donné plusieurs exemples où la compréhension de la virilité se croisait à une comparaison avec l'autre, réel ou idéalisé, passé ou présent : brièvement, on peut citer l'exemple des Romains admiratifs de la

virilité des barbares²², celui de la comparaison entre la virilité « douce » de la modernité par rapport à la virilité ancienne considérée « plus forte »²³ ou la représentation de la virilité dans le genre cinématographique du western au 20^e siècle.²⁴

Quant au rapport du sujet dans sa confrontation directe avec un autre sujet, la perspective hégélienne que développe Butler présente cette altérité comme une condition de possibilité à la réflexivité : à travers le regard de l'autre, le « Je » se saisit lui-même comme son propre objet et comprend sa place au sein du monde. Le sujet va chercher dans l'altérité le moyen de sa reconnaissance comme existence légitime.²⁵ Ainsi, la virilité se doit d'être montrée à l'autre, non seulement pour qu'elle soit prouvée à ce dernier, mais également et surtout pour que le sujet soit capable de l'affirmer face à lui-même. Par un mouvement réflexif, le sujet cherche donc dans l'autre la légitimité et la garantie de son existence en tant qu'elle est une identité virile.

²² Bruno DUMÉZIL, « L'univers barbare : Métissage et transformation de la virilité », dans Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité*, T.1 : *L'invention de la virilité. De l'antiquité aux lumières*, Paris, Seuil (Points histoire), 2011, pp.118-123

²³ Georges VIGARELLO, « La virilité moderne : Convictions et questionnements » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.* pp.189-191

²⁴ Antoine DE BAECQUE, « Projections : la virilité à l'écran » dans Jean-Jacques COURTINE (dir.), *Histoire de la virilité*, T.3 : *La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil (Points histoire), 2011, pp.453-457

²⁵ Judith BUTLER, *Sujet du désir : Réflexions hégéliennes en France au XX^e siècle*, trad. Philippe SABOT, Paris, PUF, 2011, pp.28-30

Chapitre 3 – Interroger la « crise de la virilité »

Les évolutions sociétales des dernières décennies qui s'orientent vers le développement progressif d'un plus haut niveau d'égalité entre les sexes et d'ouverture de la réalité du genre à un au-delà de la binarité traditionnelle du masculin et du féminin sont devenues de façon de plus en plus prononcée la source d'un discours de la crise de la virilité¹. Celle-ci apparaît comme mise en difficulté par le déplacement normatif des structures de genre qui est en cours. Néanmoins, il s'agit d'une notion particulièrement disputée et qu'il est impératif d'approcher de manière critique si l'on désire, comme c'est le cas dans ce mémoire, mettre en place une conceptualisation de la notion de virilité prenant en considération les tensions inhérentes à celles-ci.

En effet, lorsqu'il est question de « crise de la virilité », les discours et leurs visées peuvent être particulièrement variés, allant d'une volonté de remise en question de la hiérarchie sexuelle jusqu'à son total opposé, c'est-à-dire le maintien des valeurs sociales qui seraient mises à mal par les changements sociaux. Ainsi, Olivia Gazalé considère qu'il y a effectivement une crise de la virilité, mais que celle-ci est nécessaire :

« [Elle] l'est au sens fonctionnel – elle correspond à un besoin impérieux de s'affranchir des normes coercitives et discriminatoires – et elle l'est au sens philosophique : [la crise de la virilité] ne pouvait pas ne pas avoir lieu. »²

Cependant, l'idée d'une crise de la virilité ou d'une crise de la masculinité est mobilisée de façon importante par des discours politiques et littéraires réactionnaires, antiféministes, voire masculinistes, qui défendent l'idée nauséabonde d'un malaise des hommes provoqué par la défense de l'égalité des sexes et mobilisent cette idée de crise dans l'objectif de maintenir et renforcer les rôles sexuels traditionnels. Raewyn Connell est ainsi critique lorsqu'elle évoque les crises émergeant dans le genre : « Ces tendances [à la crise] peuvent, par exemple, provoquer des tentatives de restauration d'une masculinité dominante. »³

Nous tenterons donc au cours de ce chapitre une analyse de la notion de crise de la virilité pour en mettre en évidence les risques tout en développant une réflexion sur la manière dont un certain potentiel libérateur et subversif peut se trouver au sein de cette supposée crise.

Virilité : crise permanente ou mythe de la crise

Francis Dupuis-Déri considère la crise de la masculinité comme un discours « utilisé à la fois pour, expliquer, justifier et appeler à la mobilisation des hommes contre les femmes émancipées

¹ La terminologie « crise de la masculinité » est souvent utilisée dans la littérature. Considérant la manière dont nous avons conceptualisé la virilité dans de ce mémoire, il nous apparaît néanmoins plus pertinent de parler de « crise de la virilité ».

² Olivia GAZALÉ, *Le mythe de la virilité : Un piège pour les deux sexes*, Paris, Robert Laffont, 2017, p.22

³ Raewyn CONNELL, Meoïn HAGÈGE (dir.), Arthur VUATTOUX (dir.), *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam, 2022, p.93

et les féministes. »⁴ Si le professeur en science politique parle de « crise de la masculinité », cela relève plutôt, selon nous, d'une « crise de la virilité ». En effet, son travail porte plutôt sur une masculinité idéale et dominante qui se trouverait mise en difficulté selon un discours qui la considère en crise. La distinction entre virilité et masculinités établie par Haude Rivaol que nous évoquions dans l'introduction de ce mémoire amène à considérer qu'il est plus pertinent, dans le cadre de nos développements, de parler de crise de la virilité plutôt que de la masculinité. Le discours de la crise de la virilité se construit selon Dupuis-Déri autour de la haine de ce qui relève du féminin. Ainsi, la finalité visée par la notion de crise de la virilité vise la promotion et la conservation d'un modèle de ce qu'est supposé être l'homme véritable. Dans cette perspective, parler de « crise de la virilité » revient à rendre à la masculinité conventionnelle la place centrale que cette dernière aurait perdue. Dans le même temps, ce sont les femmes et les féministes qui sont désignées coupables de cette crise générant un malaise chez les hommes.⁵ Rapidement, nous voyons déjà ici reproduit un mode de fonctionnement que nous avons mis en évidence au sein de la façon dont la virilité se déploie : le féminin est un ennemi qu'il s'agit de rabaisser constamment. La manière dont les points de vue masculinistes et antiféministes mobilisent l'idée d'une crise de la virilité, par rapport à la position de Dupuis-Déri, peut se comprendre comme une reproduction évidente de la norme virile qu'il s'agirait de défendre.

Francis Dupuis-Déri met en évidence que cette crise semble émerger de façon récurrente tout au long de l'histoire, et n'est donc pas, contrairement à ce que les mouvements antiféministes prétendent, une nouveauté historique. Une crise qui n'aurait ni début ni fin ne peut selon l'auteur être légitimement reconnue comme telle.⁶ On peut revenir une nouvelle fois aux volumes de l'*Histoire de la virilité* qui comptent de nombreux exemples historiques où la perte ressentie de la virilité s'est vue comprise comme un problème social important.

On peut à nouveau citer l'exemple déjà évoqué des Romains envieux de la virilité des barbares. Il ne s'agit pas simplement d'une comparaison de différents niveaux de virilité, nous avons affaire à une construction fantasmatique du « barbare viril ». Celle-ci se retrouve mobilisée pour exprimer la crainte d'une perte progressive des valeurs guerrières, centrales à la virilité romaine « que les Romains des premiers siècles de notre ère redoutent d'avoir oubliées. »⁷ Nous voyons déjà ici un premier discours de la crise de la virilité : l'idéal de l'homme véritable comme objectif du romain accompli semble ne plus être d'actualité et un autre peuple, pourtant jugé inférieur, semble mieux parvenir à atteindre la perfection masculine recherchée par la civilisation romaine.⁸

⁴ Francis DUPUIS-DÉRI, *La crise de la masculinité : Autopsie d'un mythe tenace*, Paris, Remue-ménage (Points), 2018, p.34

⁵ *Ibid.*, pp.17-34

⁶ *Ibid.*, pp.35-37

⁷ Bruno DUMÉZIL, « L'univers barbare : Métissage et transformation de la virilité », dans Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité*, T.1 : *L'invention de la virilité. De l'antiquité aux lumières*, Paris, Seuil (Points histoire), 2011, p.118

⁸ *Ibid.*, pp. 117-123

C'est un même mouvement qui prend place, comme nous l'avons également mentionné, dans l'invention de la virilité de la période moderne : la tendance à l'adoucissement n'est pas vue nécessairement d'un bon œil et, si l'exigence de maîtrise de soi est certainement à son paroxysme, la comparaison avec les modèles précédents laisse à craindre une certaine diminution de la valeur virile.⁹ Un exemple notable mentionné par les historien·ne·s pointe un déplacement de la valeur guerrière mettant à mal l'idéal chevaleresque, considéré auparavant comme pinacle de la virilité.¹⁰ La figure de Louis XIV révèle également d'une virilité en crise : son image royale s'est entièrement construite autour de sa valeur virile. Or, la santé déclinante du monarque a fini par mettre à mal l'idéal de virilité qu'il incarnait. Au final, les innombrables outils servant à entretenir cette image ne suffirent plus à masquer la perte évidente de superbe virile de Louis XIV.¹¹

Même le 19^e siècle, période considérée par les historien·e·s comme le point culminant de la valorisation sociale de la virilité, présente tout de même des tensions, où certaines circonstances sociales semblent mettre en difficulté l'idéal viril. On peut noter à cet égard la place des femmes dans les milieux ouvriers : leur présence à l'usine est perçue comme une intrusion dans l'entre-soi masculin révélant l'insuffisance masculine à faire vivre sa famille de sa seule puissance au travail. Cela a donné lieu à une tendance à exclure autant que possible les femmes des revendications syndicales ouvrières.¹² On ne peut s'empêcher de remarquer que la mise en difficulté de la virilité semble déjà ici servir à un rejet des femmes présentées comme responsables du malaise des hommes.

Le 20^e siècle est analysé par les historiens comme une période durant laquelle la crise de la virilité est omniprésente, et ce avant même qu'il soit question des revendications visant l'égalité des sexes. Les conflits mondiaux jouent un rôle important à cet égard. D'abord, la Grande Guerre met à mal la valorisation de la virilité militaire du siècle précédent. Dans ce qui fut une véritable boucherie, la prouesse individuelle au combat ne pouvait conserver le même sens face à la violence des moyens matériels développés pour tuer massivement des soldats.¹³ S'ajoute à cela la symbolique des survivants qui ont été affectés par le conflit et sont revenus chez eux le corps et l'esprit profondément meurtris. La fragilité des individus que la norme virile cherche à cacher se révèle inévitablement aux yeux de tous.¹⁴ Cependant, les fascismes ont ravivé la flamme de la virilité et en ont fait un fer de lance de leurs idéologies. Il est même assez clair

⁹ Georges VIGARELLO, « La virilité moderne : Convictions et questionnements » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.* pp.189-191

¹⁰ Hervé DRÉVILLON, « Du guerrier au militaire » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.*, pp.293-302

¹¹ Stanis PEREZ, « Louis XIV ou la virilité absolue ? » dans Georges VIGARELLO (dir.), *op. cit.*, pp.283-289

¹² Michel PIGENET, « Virilités ouvrières » dans Alain CORBIN (dir.), *Histoire de la virilité*, T.2 : *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil (Points histoire), 2011, pp.229-235

¹³ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « La grande Guerre et l'histoire de la virilité » dans Alain CORBIN (dir.), *op. cit.*, pp.409-412

¹⁴ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Armées et guerres : une brèche au cœur du modèle viril ? » dans Jean-Jacques COURTINE (dir.), *Histoire de la virilité*, T.3 : *La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil (Points histoire), 2011, pp.207-210

que ces mouvements ont volontairement fait de la valeur virile un cri de ralliement en prétendant qu'il était une nécessité civilisationnelle de la restaurer après la Première Guerre mondiale.¹⁵ La conclusion du second conflit mondial et l'élimination progressive des idéologies fascistes donneront lieu à un nouvel affaiblissement de la virilité. En effet, comment conserver de l'enthousiasme pour la virilité si celui-ci contribue aux fondements idéologiques des crimes les plus terribles de l'histoire de l'humanité ?¹⁶

Francis Dupuis-Déri considère que cette récurrence du thème de « crise de la virilité », tel qu'il se voit dans l'*Histoire de la virilité* et tel que l'historienne Judith A. Allen l'identifie¹⁷ doit nous pousser à questionner cette conception. Selon lui, il n'y a pas de crise véritable, mais plutôt un discours de la crise. Selon le professeur en sciences politiques, un tel discours sert à justifier une démarche politique particulière, à savoir la promotion et le retour à un modèle de masculinité dominante traditionnelle. Ultimement, il s'agit pour lui d'un discours qui, en faisant valoir le mal-être des hommes, a pour but de réitérer les valeurs de la virilité et de justifier, par la même occasion, la dévalorisation des femmes et du féminin, présentés comme responsables de la dégradation de la virilité. Dans ce cadre, les mouvements féministes sont présentés comme des ennemis d'importance.¹⁸

Raewyn Connell est d'ailleurs critique par rapport au troisième tome de l'*Histoire de la virilité* dans sa façon de considérer la crise de la virilité. La sociologue considère que cette notion sert de masque à une perspective réactionnaire. De plus, la réalité montre que les hommes demeurent en position privilégiée au sein de l'ordre social, malgré les évolutions sociétales des dernières décennies.¹⁹

Dans *La crise de la masculinité*, Francis Dupuis-Déri est ferme dans sa critique du langage de la crise dans l'analyse de l'évolution des masculinités :

« [Le] terme *crise* devrait désigner une situation exceptionnelle de déstabilisation [...] menant souvent à des transformations profondes des systèmes, des institutions et des individus. Or, [...] il n'y a pas de réelle crise de la masculinité puisque c'est toujours la même identité masculine qui est valorisée [...] et parce que c'est toujours la suprématie mâle qui est revendiquée, valorisée, maintenue et défendue. »²⁰

En ce sens, parler de crises permet de redonner de la puissance aux normes viriles plutôt que de les changer en profondeur, et non d'amener à une reconfiguration permettant de s'orienter vers un affaiblissement de la soumission des hommes au cadre normatif de la virilité.²¹ Ces discours

¹⁵ Johann CHAPOUTOT, « Virilité fasciste » dans Jean-Jacques COURTINE (dir.), *op. cit.*, pp.285-299

¹⁶ Jean-Jacques COURTINE, « Impossible virilité » dans Jean-Jacques COURTINE (dir.), *op. cit.*, p.9

¹⁷ Judith A. ALLEN, « Men Interminably in Crisis? Historians on Masculinity, Sexual boundaries, and Manhood » dans *Radical History Review*, vol.82 no.1, 2002, pp.191-207

¹⁸ Francis Dupuis-Déri, *op. cit.*, pp.45-52

¹⁹ Raewyn Connell, « Fantômes de meurtre et vie pratique » dans *Travail, genre et sociétés*, Vol.29 no.1, 2013, pp.177-178

²⁰ Francis DUPUIS-DÉRI, *op. cit.*, p.143

²¹ *Ibid.*, pp.143-144

masculinistes de la crise de la virilité vont, nous dit Dupuis-Déri, vont « toujours définir l'identité masculine de la même manière : puissante et dominante, active et violente. »²² L'appel aux normes est donc central.

L'analyse de Dupuis-Déri est ainsi intéressante en ce qu'elle montre la manière dont un discours particulier peut servir à un renforcement normatif. Dans le propos de ce mémoire, cela est remarquable, car il s'agit d'un exemple d'une mobilisation active des normes profondes de la virilité combinée à une dissimulation de la hiérarchie sexiste qui est établie par le pouvoir au sein duquel ces normes se déploient.²³ Réitération et dissimulation restent donc les deux faces du fonctionnement normatif de l'assujettissement.

Dès lors, pour Dupuis-Déri, il n'est pas pertinent de parler de crise au sens véritable, mais plutôt d'analyser ce qui est un *discours* de la crise. Celui-ci a comme particularité de renforcer la domination masculine et de considérer les femmes comme responsables du mal-être des hommes, surtout si celles-ci semblent tendre vers l'émancipation. Cette mobilisation du thème de la crise cherchera activement à effacer la réalité de la place dominante qu'occupent les hommes dans l'ordre social.²⁴

Selon cette perspective, il apparaît que le discours de crise de la virilité est une application particulière de la réitération normative à la base du processus de naturalisation des structures de genre. La norme virile est constituée, comme nous l'avons dit, en tant qu'idéal sur lequel les sujets masculins sont poussés à s'aligner. Or, comme nous l'avons vu, la philosophie butlerienne nous indique que les normes sont changeantes et soumises à des ratés dans la répétition de leurs termes au sein du processus performatif. Nous pouvons donc suggérer que le discours de la crise de la virilité peut alors être pensé comme un moyen de contrôle et de sanction sociale pour restaurer le cadre normatif viril à son apparence traditionnelle – en tout cas autant que faire se peut.

Francis Dupuis-Déri mobilise le cadre de pensée butlerien pour souligner que l'identité virile – qu'il qualifie d'identité masculine – est avant tout une performance faite d'une répétition d'une multitude d'actes. C'est donc une démarche performative qui, par dissimulation, se donne l'apparence d'un donné naturel. Cette apparence factice de substantialité des normes du genre et, en particulier, de la norme virile est précisément ce qu'un discours de la crise de la virilité cherche à maintenir, afin de garantir l'ordre social traditionnel établissant l'identité des hommes et femmes ainsi que la hiérarchie relative à ce cadre binaire.²⁵

Dupuis-Déri présente ainsi le discours de la crise de la virilité comme un projet politique réactionnaire ayant pour finalité de réaffirmer les structures hiérarchiques binaires traditionnelles du genre. Ce discours politique participe à la conservation de l'illusion de

²² Francis DUPUIS-DÉRI, *op cit.*, p.197

²³ *Ibid.*, p.257

²⁴ *Ibid.*, pp.352

²⁵ *Ibid.*, p.356

naturalité donnant une justification à la compréhension de ce que devraient être les hommes et les femmes et laquelle de ces catégories doit se soumettre à l'autre. Il est alors en opposition avec la mise en place de changements sociétaux profonds pouvant rendre possible une égalisation progressive entre les sexes, mais également contribuer à développer une multiplicité d'identités masculines et féminines par dissolution ou, tout du moins, déplacement du cadre normatif.²⁶

Le professeur en sciences politiques termine ainsi son ouvrage en disant que s'il n'y a qu'un discours de la crise et non une crise véritable, peut-être est-il temps que celle-ci prenne réellement place. Une crise réelle de la virilité serait, dans le cadre des revendications féministes, une opportunité de mettre fin à la domination masculine et permettrait de poser les bases d'une société plus juste et égalitaire.²⁷ En bref, le discours de la crise est une manifestation particulière du processus réitératif qui prend place dans la réaffirmation d'un pouvoir normatif, alors qu'une crise véritable une transformation des normes auxquelles le sujet se trouve subordonné.

Pertinence de la perspective d'une virilité en crise

Nous avons donc eu affaire à une analyse appelant à se méfier de l'évocation d'une crise de la virilité. Nous allons maintenant évoquer des perspectives considérant qu'il y a tout de même une pertinence à parler en ces termes.

Tout d'abord, évoquant la récurrence de cette crise au sein de l'histoire, Georges Vigarello considère que ce qui est en jeu est un déplacement de ce que signifie la virilité au sein des sociétés humaines : « Crise, bien sûr, mais aussi déplacement : la virilité se transforme plus qu'elle ne disparaît. »²⁸ Dès lors, les crises mises en exergue restent assez relatives et ne se manifestent pas dans un renversement social radical. La virilité demeure un idéal normatif fondamental assurant la place sociale dominante des hommes et reste le signe de l'excellence sociale. Néanmoins, l'historien considère que la crise actuelle que traverserait la virilité – si on admet son existence – est de nature différente. Plus qu'un simple déplacement de la définition de ce qu'est la virilité, « Elle remet en cause les repères traditionnels, jusqu'à les annuler. »²⁹ En vue de l'égalité, la crise contemporaine de la virilité amène à reconfigurer les normes et valeurs viriles jusqu'à ouvrir la voie à une possible dissolution totale de la virilité, ou au moins à la mise en place d'un cadre normatif ne la consacrant plus comme le pinacle de l'ordre social.³⁰

Oliva Gazalé, quant à elle, considère la virilité comme étant un modèle fondamentalement en crise du fait de l'aspect paradoxal des normes qui le composent. En ce sens, les modifications

²⁶ Francis DUPUIS-DÉRI, *op cit.*, pp.357-369

²⁷ *Ibid.*, p.370

²⁸ Georges VIGARELLO, « La virilité et ses "crises" » dans *Travail, genre et société*, Vol. 29 no. 1, 2013, p.154

²⁹ *Ibid.*, p.159

³⁰ *Ibid.*, pp. 153-160

progressives de l'ordre social établissant la hiérarchie entre les sexes ne font que révéler au grand jour les tensions inhérentes à la normativité virile. La philosophe pointe tout de même le fait qu'il y a bien une mobilisation de cette crise par des mouvements voulant rétablir ce qui est considéré comme la structure traditionnelle de la société, plaçant bien entendu les hommes virils à son sommet. Cependant, elle appelle à voir plus loin que le discours idéologique de victimisation des hommes visant à rétablir leur domination et se basant sur une prétendue culpabilité des femmes quant aux troubles de l'identité virile. En effet, elle cherche à prendre en compte « une réalité beaucoup plus complexe à analyser : celle de la détresse morale et spirituelle de l'homme contemporain, parfois livré à l'anomie identitaire, sociale et absolue »³¹. Gazalé cherche donc, au sein de son analyse de la virilité, à prendre en considération la manière dont les transformations sociales affectent les hommes, évoluant dans un cadre normatif où les injonctions de la virilité demeurent présentes et puissantes.³²

Comme nous l'avons vu, le système que l'auteur qualifie de « viriarcal » repose sur une structure binaire qui valorise la supériorité virile et une infériorisation radicale du féminin. Dans ce cadre normatif constitué autour de deux identités idéales, « la femme » est présentée comme naturellement passive et destinée au rôle maternel, alors que « l'homme », le vrai, est actif et fondamentalement capable d'être maître de lui-même. Ce système est ce qui est progressivement remis en question, indique Gazalé. Selon elle, il n'est d'ailleurs pas pertinent de considérer que les avancées des luttes féministes sont les seules raisons à cette remise en cause contemporaine du système viriarcal, bien qu'elles y jouent évidemment un rôle important. Plutôt, cette crise de la virilité est le résultat de « transformations sociales et économiques plus vastes, qui ont discrédité ou rendu encore plus problématiques, les valeurs érigées comme *viriles* »³³. La mobilisation du discours de crise de la virilité, dont nous avons discuté des critiques précédemment, semble donc provenir d'une erreur d'analyse l'attribuant à une volonté extérieure, alors que, pour Gazalé, c'est dans la virilité elle-même que cette crise trouve sa source. D'une certaine façon, la crise est le résultat d'une résistance normative aux métamorphoses de la société.³⁴

« Il s'agit donc d'une *crise du modèle normatif de virilité*, davantage que d'une *crise des hommes* ou du masculin. Et si le terme de *crise* est compris dans son sens littéral de mutation, de transformation, alors il faut sans aucun doute se réjouir si cette *crise* conduit à la remise en cause des normes viriles, car les hommes, comme les femmes ont toujours souffert de s'y trouver enfermés. »³⁵

En cela, Gazalé apporte une approche positive de la crise de la virilité. Plutôt que de considérer, comme Dupuis-Déri, un discours de crise traduisant une résistance à la modification des termes

³¹ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, p.15

³² *Ibid.*, pp.10-15

³³ *Ibid.*, pp.16-17

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p.17

du pouvoir, Gazalé avance qu'on est face à une crise véritable, qui remet en la normativité qui caractérise le régime viriarcal. Ajoutons à cela que la norme virile est génératrice d'un « piège », comme nous l'avons longuement évoqué, et l'on comprend que la remise en question de celle-ci est une nécessité pour l'émancipation des femmes comme des hommes de ce modèle traditionnel fondamentalement excluant.³⁶ C'est en ce sens que « [la crise de la virilité] ne pouvait pas ne pas avoir lieu. »³⁷

Notons donc que Gazalé conserve tout de même une critique du discours de la crise de la virilité s'inscrivant dans la continuité des analyses de Francis Dupuis-Déri. Elle y reconnaît une « stratégie rhétorique » visant le maintien des structures hiérarchiques traditionnelles sous le prétexte d'une prétendue dégradation morale de la société.³⁸ Ce discours reste donc bien, selon Gazalé, une occasion pour les tenants de l'ordre dominant de réinvoquer les termes de la norme virile supposant le contrôle des capacités de l'autre, et en particulier des femmes et de leur corps.³⁹ L'autrice est donc critique de l'utilisation politique de la crise de la virilité et cherche à la place à mettre en exergue ce qu'une crise effective impliquerait comme conséquences normatives.

La philosophe propose d'analyser la crise de la virilité comme le résultat d'une succession de métamorphoses de la civilisation – dont les sources sont les évolutions historiques, scientifiques, techniques et économiques – venant progressivement mettre à mal les valeurs sur lesquelles repose la virilité, en tant que mythe fondateur de la hiérarchisation normative de la société. L'attachement aux normes auxquelles les sujets demeurent assujettis se retrouve confronté avec la réalité de la métamorphose des rapports de pouvoir et des rôles sociaux. Si malaise des hommes il y a, Gazalé considère qu'il est nécessaire de l'inclure dans une analyse plus large du mal-être généré par la reconfiguration normative de l'ensemble des sociétés humaines, ou en tout cas par la résistance à celle-ci. Elle invite donc à développer un autre discours de la crise considérant celle-ci comme une évolution nécessaire et positive en vue du développement d'un ordre social plus équitable.⁴⁰

Penser autrement la remise en question de la virilité

Pour terminer ce chapitre, prenons un peu de distance par rapport aux différentes perspectives sur la notion de crise au sein des analyses de la virilité, afin d'essayer d'en tirer le potentiel pour les objectifs de ce mémoire. Ultiment, il est nécessaire de souligner que l'ensemble des auteurs et autrices mentionnées ci-dessus se rejoignent sur la nécessité d'une déconstruction de la domination masculine et des normes viriles. Pour les hommes comme pour les femmes,

³⁶ Olivia GAZALÉ, *op. cit.*, pp.17-22

³⁷ *Ibid.*, p.23

³⁸ *Ibid.*, p.315

³⁹ *Ibid.*, pp.327-331

⁴⁰ *Ibid.*, pp.388-407

l'émancipation de ce cadre normatif est ce qui est visé dans ces différentes approches s'interrogeant sur l'existence ou la non-existence d'une crise de la virilité.

Remarquons d'ailleurs que ces deux perspectives comprennent de façon quasiment opposée la récurrence de la crise de la virilité à travers l'histoire dont nous avons discuté. Alors que Dupuis-Déri y trouve une justification pour démontrer la non-pertinence du discours de cette crise, Gazalé arrive quant à elle à la conclusion que cela révèle le fait que la virilité contient nécessairement cette crise en elle-même. La redondance de celle-ci, et particulièrement son aspect contemporain, contient en réalité le potentiel de point de départ d'un processus global de dévirilisation.

Il semble, quoi qu'il en soit, nécessaire de prendre en considération les risques identifiés par Francis Dupuis-Déri et Raewyn Connell concernant la manière dont est utilisé le discours de la crise de la virilité dans le cadre des stratégies politiques de genre. Cette tendance qui vise à réinvoquer et renforcer la hiérarchie traditionnelle de genre nous oblige à avancer avec prudence si l'on veut progresser dans une démarche ayant pour objectif la remise en question de cet ordre social fondamentalement inégalitaire. Cependant, il serait malheureux de ne pas essayer de saisir l'éventuel potentiel d'émancipation qui émerge des tensions et ambivalences internes à celui-ci.

Avant tout, interrogeons ce qui est en jeu dans le discours de la crise de la virilité au sein des positions antiféministes et masculinistes que présente par Dupuis-Déri. Ce discours, dans sa volonté de revaloriser les qualités traditionnelles de l'homme, les valeurs viriles, se base sur l'évocation d'un malaise masculin face aux modifications des structures de genre. Nous avons ici affaire à une justification morale, qui sert en réalité à masquer ce qui est véritablement défendu : le retour à la domination virile. Le but n'est jamais de remédier véritablement au malaise des hommes, si celui-ci existe. Le bien-être émotionnel des hommes n'est utilisé que pour s'attaquer à des adversaires jugés coupables de le malmener, alors qu'il n'y a simplement pas, dans ces analyses, de recherches approfondies sur les raisons profondes d'un mal-être. Le discours de la crise de la virilité s'attribue une prétention morale de défense du bien-être des hommes, mais cela ne sert qu'à dissimuler l'objectif de réaffirmation de la domination de la masculinité hégémonique en restaurant la puissance normative des exigences viriles. Cela est d'autant plus ironique du fait que les injonctions à la maîtrise de soi centrales à la normativité virile sont un obstacle à un traitement sain des émotions, étant donné qu'elles sont dévalorisées, jugées comme illégitimes et, par conséquent, font l'objet d'un refoulement.

Ces réponses à la remise en question de la virilité peuvent être comprises comme des manifestations explicites de résistance normative aux termes du pouvoir. Cependant, cela signale qu'il y a effectivement un déplacement normatif qui est en train de s'opérer. L'analyse proposée par Gazalé de la crise de la virilité permet de mettre en évidence le fait que nous sommes à un moment d'une modification importante du cadre normatif. L'approche butlerienne que nous avons mobilisée pour comprendre les racines de la virilité dans le mode d'interaction

entre le pouvoir et le sujet souligne de façon remarquable que les normes sont des réalités mouvantes ; le processus de répétition performatif qui les construit et les maintient est foncièrement imparfait. Les ratés dans la réitération normative des termes du pouvoir, quelle que soit leur origine, ont la capacité de rendre possible des changements profonds dans la manière dont le sujet se construit par son propre assujettissement. L'émergence de nouvelles façons d'évoluer au sein du genre en tant que sujet à l'identité particulière fait que la norme virile perd progressivement de son évidence, et cela semble ne pas se faire sans heurts et sans une certaine résistance.

Si on se réfère à la terminologie du mythe que Gazalé emploie pour parler de la virilité et que Dupuis-Déri utilise pour désigner ce que véhicule le discours de la crise de la virilité, il semble que cela se réfère dans les deux cas à l'identification de principes normatifs particulièrement puissants. Si le mythe permet de donner du sens et de rationaliser le monde constitué de rapports de pouvoir au sein duquel le sujet évolue, dans le premier cas, il peut se lire comme permettant d'expliquer et de justifier la domination masculine selon des valeurs particulières, alors que, dans le second cas, il est utilisé pour donner du sens à d'importantes transformations sociales et à développer des stratégies de résistances à celles-ci, dans le but de restaurer un ordre social présenté erronément comme la solution aux problèmes des hommes.

Peut-être que le plus censé est alors de tenter de reconfigurer les termes de cette discussion, pour éviter que ceux-ci ne finissent par servir les positions masculinistes, hostiles à la modification du cadre normatif viril sur lequel repose la domination masculine, et de chercher à avancer vers une démarche de véritable émancipation. Pour ce faire, rappelons un postulat essentiel : malgré les déplacements normatifs, les injonctions à la virilité sont encore très puissantes dans l'éducation et la socialisation des garçons. Celles-ci poussent toujours les sujets à se subordonner au modèle d'une masculinité virile, idéale et dominante se caractérisant par un mépris et une infériorisation du féminin. Or, bien qu'il reste du chemin à faire, l'égalité des sexes comme valeur importante de l'ordre social prend progressivement racine au sein du cadre normatif. Il ne faut pas ignorer cette tension entre deux normes incompatibles et tenter d'établir des stratégies permettant une véritable sortie du cadre viriarcal pouvant permettre le développement d'une normativité laissant la part belle à l'ouverture à une diversité de modèles de masculinités.

Revenons un instant à Judith Butler pour évoquer la « mélancolie » du genre qu'elle a avancé dans son travail. Du fait du mécanisme de retournement, les normes sont intériorisées du fait qu'elles sont désirées par le sujet durant le processus d'identification. Cette forme de l'attachement passionné a pour conséquence d'établir une limitation de ce qui peut véritablement être objet de désir. Assumer un genre est ainsi fortement lié avec une perte, mais celle-ci n'est pas reconnue comme telle. Cela montre une efficacité extrêmement pernicieuse du cadre normatif : il nous enjoint à nous identifier d'une certaine manière au sein du genre, et nous pousse également à ne pas reconnaître la limitation de notre désir que cela implique, la

perte qu'elle représente véritablement. À nouveau, c'est une dynamique de dissimulation du mode de fonctionnement du pouvoir qui est ici en jeu.⁴¹

Appliqué à la virilité, cela signifie que l'intériorisation des normes viriles, dans la dynamique d'identification au genre masculin, fait désirer au sujet ses injonctions spécifiques. Cela a pour conséquence de limiter la possibilité pour celui-ci de construire librement sa propre identité. Mais, dans le même temps, l'effet de dissimulation du processus d'assujettissement implique que la normativité virile se présente comme une évidence et la perte elle-même se retrouve masquée.

Intégrer la notion de mélancolie au sein de son analyse du genre permet à Butler de montrer que le processus d'identification dans le genre est fondamentalement contraint et implique la perte d'une multitude de possibilités. Du fait que l'identification virile est extrêmement coercitive, la perte est doit être considérée comme d'autant plus grande. La reconnaissance de cette perte est alors particulièrement difficile parce que cela revient à remettre en question l'autonomie que le sujet pense illusoirement avoir dans son identification. En cela, le deuil nécessaire à la bonne gestion de cette perte est refusé. Dans une démarche de subversion visant à reconfigurer les termes du pouvoir, il est alors nécessaire de mettre en place une démarche prenant en considération la perte générée par la limitation du désir par les injonctions sociales.⁴²

Les normes viriles et l'attachement que le sujet développe à celles-ci peuvent alors se comprendre comme générant une perte. La clef de la possible déconstruction du système viriarcal se trouve donc peut-être dans la prise en considération de cette perte.

⁴¹ Michaël FESSEL, « Malaise dans l'identification. La mélancolie du genre » in Fabienne BRUGÈRE, Guillaume LE BLANC (coord.), *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, Paris, PUF, 2009, pp.91-98

⁴² *Ibid.*, pp.98-110

Chapitre 4 – Soigner la blessure de la virilité

Au sein de ce quatrième et dernier chapitre, nous allons explorer cette idée de perte et voir de quelle façon sa prise en compte peut nous permettre de développer des voies de résolution aux problématiques dont la virilité est à l'origine. Pour ce faire, nous nous intéresserons au travail que Carol Gilligan et Naomi Snider ont mis en place au sein de leur ouvrage intitulé *Pourquoi le patriarcat ?* prenant la forme d'un dialogue entre les deux psychologues.

Les autrices cherchent donc à interroger l'existence et surtout la persistance du patriarcat au sein des sociétés. Leur définition du patriarcat est centrée sur la hiérarchisation et la binarité des genres avec une favorisation du masculin. Elles notent que, si la supériorité des hommes est complète par rapport aux femmes, il existe aussi une hiérarchie des hommes entre eux. Cela nous évoque déjà la distinction que détermine la norme virile entre la catégorie des hommes jugés « véritables » et les autres dont nous avons amplement discuté. De plus, Gilligan et Snider ajoutent que le patriarcat « Impose une scission entre l'individu et le collectif, de sorte que les hommes ont leur identité propre, tandis que les femmes sont idéalement sans individualité propre et désintéressées »¹. Cette exigence masculine d'individualisme strict est, nous disent-elles, paradoxale du fait qu'elle a nécessairement besoin de relations avec l'autre pour s'exprimer. Ainsi, comme Gazalé et son viriarcat, Gilligan et Snider considèrent le patriarcat comme fondamentalement néfaste pour les hommes de même qu'il l'est pour les femmes.²

De plus, Gilligan et Snider considèrent le patriarcat comme une création culturelle qui se retrouve intériorisée et par la suite redéployée inconsciemment par les individu·e·s. Ceci est très proche de ce que Butler note sur la façon dont le sujet formé par le pouvoir se retrouve vecteur de ce pouvoir après l'internalisation de celui-ci dans la vie psychique. Les autrices de *Pourquoi le patriarcat ?* veulent poser la question de la place de la résistance dans un contexte où le patriarcat semble inéluctablement persister. Les psychologues font l'hypothèse que la remise en question du patriarcat rencontre des obstacles non pas simplement du fait que cela remet en cause la hiérarchie sociale, mais aussi et surtout cela implique de s'attaquer à des moyens de défense psychologique établis comme bouclier contre la perte et la vulnérabilité du soi.³

Gilligan et Snider s'intéressent à la contradiction qui existe selon elles entre les structures de domination et la nécessité naturelle des relations. Redonner de la valeur à ces dernières semble alors une bonne voie pour la déconstruction du patriarcat. La persistance de ce dernier se comprend alors, car il fait « en sorte que tout moyen de protestation soit inefficace et que notre capacité de guérison mutuelle soit subvertie. »⁴ Conserver sa place au sein de l'ordre patriarcal

¹ Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *Pourquoi le patriarcat ?*, trad. Vanessa NUROCK et Cécile ROCHE, Paris, Flammarion (Champs essais), 2021, p.14

² *Ibid.*, pp. 14-15

³ *Ibid.*, pp.16-19

⁴ *Ibid.*, p.24

implique ainsi le sacrifice de la relation. Ce sacrifice est une nécessité pour rester protégé par l'ordre social.⁵ Butler parlerait certainement de conserver son intelligibilité culturelle. Dès lors,

« le patriarcat est à la fois une source de perte de connexions et un rempart contre d'autres ruptures à venir – il est à l'origine du traumatisme tout en étant son propre moyen de défense contre le traumatisme. »⁶

Le patriarcat est alors pensé par les autrices comme persistant par l'imposition de la perte de l'amour. La voie de résistance qui sera présentée sera donc l'existence de voix différentes, celles proposant une approche digne d'une éthique du *care*.⁷

Dans ce contexte que nous allons entreprendre de détailler, la virilité sera à penser comme un moyen particulier et central aux structures patriarcales – ou viriarcales – de reproduction de la perte de la relation. Par ses injonctions spécifiques, la virilité participe à générer le traumatisme initial que cette perte génère et l'exigence de maîtrise de soi semble s'ériger en rempart face à d'autres traumatismes à venir.

La relation perdue

À la base de cette investigation, Carol Gilligan montre que les structures sociales amènent à une perte de la relation – celle où se déploient l'intimité et l'amour – au profit de « relations » superficielles et caractérisées par la simple intégration des individu·e·s dans leur place au sein de l'ordre social. Cette perte ne se déploie pas de la même façon dans le développement des femmes et des hommes. En particulier, chez ces derniers, il y a l'obligation, liée aux injonctions de la virilité, à se définir par opposition au féminin, dans un rapport particulier de supériorité. En cela, les exigences à ne pas apparaître efféminé et à correspondre aux termes de l'hétéronormativité, les rapprochements intimes entre garçons sont dévalorisés. D'autant plus, l'indépendance et l'individualité stricte est attendue de ces derniers et ces injonctions poussent à contenir la vie émotionnelle. Cela amène nécessairement à la perte.⁸

L'expérience des individu·e·s, soient-ils hommes ou femmes, se traduit par « un déplacement de [leur] individualité hors du relationnel, ce qui a paradoxalement pour objectif de faciliter les relations plus superficielles. »⁹ La perte de l'intimité provoque donc un déficit relationnel important qu'il est nécessaire pour Gilligan d'adresser. En cela, la compréhension que le patriarcat est une construction située doit amener à une réflexion sur la résistance potentielle. Cependant, avant cela, il est nécessaire de s'interroger sur la persistance de ce patriarcat.¹⁰

Snider montre la complexité psychologique du dysfonctionnement relationnel : pour éviter de nouvelles pertes, on constate une tendance au désinvestissement dans les rapports humains. En

⁵ Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *op. cit.*, pp.20-26

⁶ *Ibid.*, p.26

⁷ *Ibid.*, pp.28-29

⁸ *Ibid.*, pp.35-40

⁹ *Ibid.*, p.40

¹⁰ *Ibid.*, pp.40-44

cela, le patriarcat peut être pensé dans son fonctionnement psychologique comme une sorte de refuge, une structure qui sert de rempart aux pertes étant craintes. Cela se fait par le sacrifice de l'amour de l'autre.¹¹ Ainsi, selon Gilligan, la fabrique et le maintien du patriarcat et de la hiérarchie qu'il implique reposent donc sur ce sacrifice qu'il est pertinent d'analyser sous les termes de la psychologie.¹²

Gilligan invite alors à la résistance à la perte afin de ne pas abandonner les rapports humains qui sont essentiels au bien-être des individus. C'est dans ce contexte que la « voix différente » que la psychologue a mise en évidence tout au long de son œuvre en tant qu'elle se constitue en tant que résistance positive : « cette voix "différente" est une voix intrinsèquement humaine – une voix relationnelle, cadencée. Une voix qui relie ensemble pensée et émotion, qui unit corps, esprit et autrui. »¹³ Il s'agit donc d'une voix humaine que la structure patriarcale place dans la différence par son association avec le féminin culturellement dévalorisé.¹⁴ La prise en considération d'une personne en tant qu'elle existe de façon complète en ayant autant un corps et un esprit et nécessairement avec un rapport à autrui est certainement à penser comme une résolution potentielle aux dégâts pouvant être générés par le retournement du sujet contre lui-même identifié par Butler. Dans un cadre normatif valorisant la virilité, le développement d'une telle perspective, qui est ultimement celle du *care*, reste toutefois amplement dévalorisée. Parler de voix « différente » a alors un intérêt double en proposant à la fois de considérer une autre façon de penser les rapports sociaux, mais aussi de pointer à quel point cette voix tend à être étouffée par les forces dominantes de la normativité.

Gilligan pointe l'émergence de la perte dans le cas des garçons au moment qui correspond à l'acquisition des normes viriles les poussant à se comporter comme de « vrais hommes » et en cela à ne plus considérer la valeur de leur propre vie émotionnelle ni de celle des autres. C'est une forme de détachement qui entre là en jeu. L'analyse du passage au détachement dans *Pourquoi le patriarcat ?* trouve son origine dans le travail effectué par John Bowlby.¹⁵ Ce détachement, explique Snider, nous amène à nous éloigner de notre besoin primaire de connexions avec d'autres êtres humains. Les stratégies de compensation de cette perte relationnelle conduit à se centrer d'autant plus sur soi-même et à d'autant moins considérer les autres. Il s'agit donc d'un traitement pathologique de la perte qui prend la forme de la mélancolie dans laquelle les émotions ne sont pas abordées de façon saine.¹⁶ Les émotions, jugées dangereuses, sont alors déplacées au sein de l'inconscient dans la construction anxieuse de rempart contre l'apparition de nouvelles pertes – effectives ou simplement craintes. Cela ne permet ainsi pas de saisir les raisons à l'origine d'une réponse émotionnelle.¹⁷

¹¹ Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *op. cit.*, pp.47-54

¹² *Ibid.*, p.56-58

¹³ *Ibid.*, p.63

¹⁴ *Ibid.*, pp.61-63

¹⁵ *Ibid.*, p.67-68

¹⁶ *Ibid.*, pp.86-87

¹⁷ *Ibid.*, pp.98-100

Carol Gilligan va alors mettre en évidence trois découvertes résultant de leurs analyses. La première provient du rapprochement identifié entre la confrontation à la perte et l'initiation des individu·e·s au patriarcat. Rentrer dans ce système et être reconnu en son sein comme un sujet légitime implique nécessairement le sacrifice de la relation au sens véritable au profit des « relations » superficielles permettant de se situer au sein des structures sociales hiérarchiques. Selon la psychologue, l'expérience traumatique de la perte a erronément été comprise comme un moment du développement normal d'un·e individu·e. À l'instar de la hiérarchie binaire du patriarcat, cette perte se trouve prise dans un processus facétieux de naturalisation dissimulant le fait qu'il s'agit de réalités culturellement établies. Les codes respectifs imposés aux garçons et aux filles sont intériorisés sous la forme particulière de ruptures relationnelles. Dans un moment quasiment butlerien, Gilligan précise que remettre en question la rupture tient à mettre en danger l'identité – masculine ou féminine – des individu·e·s.¹⁸

Ainsi, l'autrice remet en question l'analyse traditionnelle faisant de la perte relationnelle un moment normal du développement. Néanmoins, elle souligne également que cela ne se fait pas sans une forme de protestation à laquelle on peut attribuer une dimension politique. Si celle-ci n'est pas écoutée – et le cadre normatif s'assure qu'elle ne l'est pas –, cette résistance positive obtient par la suite un caractère psychologique qui amène au détachement.¹⁹

Dès lors, la deuxième découverte mise en évidence par Gilligan découle des analyses de Bowlby et consiste à dire qu'il est nécessaire d'analyser ces moments de ruptures non comme des éléments normaux du développement, mais en tant que réactions pathologiques à la perte. C'est-à-dire qu'il faut les considérer comme le résultat du maintien de l'ordre social patriarcal déterminant des relations de domination et de soumission. Le patriarcat amène à une fragmentation du soi ne permettant pas de conserver le lien entre la raison et les sentiments, ni celui entre l'individu et le collectif.²⁰

« Ce type de fragmentation interne peut littéralement nous empêcher de voir le mal dont nous souffrons, quand les préoccupations autour de notre masculinité ou de notre féminité entravent notre capacité à vivre en relation avec les autres tout en préservant notre intégrité. »²¹

Le patriarcat est donc la source de blessures internes profondes et durables et empêchent les individu·e·s de prendre conscience de ce mal et par la même occasion d'en développer des remèdes. Cela contribue à maintenir les structures patriarcales : celles-ci affectent profondément les individu·e·s et s'acharnent à fermer toutes les portes pouvant amener à une potentielle remise en question de leurs termes. La tendance normative à lier la « voix différente » à une voix nécessairement féminine et, dans le même temps, à la dévaloriser revient à manquer le potentiel de changement que sa prise en compte peut impliquer. Ce dénigrement

¹⁸ Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *op. cit.*, pp.113-118

¹⁹ *Ibid.*, pp.118-119

²⁰ *Ibid.*, pp.120-121

²¹ *Ibid.*, p.121

relève alors d'un moyen de conservation de la normativité binaire et de la hiérarchie qu'elle accompagne.²²

Cela amène enfin à la troisième et dernière découverte que souligne Gilligan :

« Mais de façon plus insidieuse, [...] il semble que ce soit l'attribution genrée des rôles au sein du patriarcat [...] qui rende possible ce passage de la protestation au détachement, parce qu'il subvertit notre capacité à réparer tout lien social ou affectif. »²³

Ainsi, les rôles attendus de la masculinité virile et de la « bonne » féminité font obstacle à la possibilité de réparer la relation sacrifiée. La sanction sociale empêche toute tentative de résistance : les femmes qui s'expriment sont jugées trop bruyantes et les hommes se trouvent attaqués sur leur manque de virilité. Ces derniers sont éduqués à ne pas exprimer leurs sentiments et tout particulièrement ceux relevant de l'amour et de la sollicitude, c'est-à-dire ceux qui relèvent du fait de prendre soin de l'autre et de soi-même. La résistance positive et politique qui apparaît nécessairement avec la perte relationnelle est étouffée par la régulation sociale et se métamorphose jusqu'à devenir détachement.²⁴

Il est alors nécessaire de saisir, explique Gilligan, le potentiel de la capacité à répondre à la perte relationnelle par la protestation. En effet, il y a une puissance profondément subversive dans le développement actif de la relation visant à comprendre les sentiments de l'autre et à lui exprimer notre propre ressenti.²⁵ La normativité virile rend tabou cette forme d'expression de ses sentiments et de tendresse envers l'autre. Cette extériorisation émotionnelle se retrouvant restreinte, la relation authentique et véritable est amenée à être perdue afin de conserver son ancrage dans l'ordre social. La psychologue appelle ainsi à critiquer le cadre normatif dévalorisant la résistance en postulant que celle-ci est une réaction psychologique particulièrement saine.²⁶

« De ce point de vue, le genre apparaît donc comme le pivot de toutes les formes d'oppression. Parce que le genre rend honteuse notre capacité à réparer nos blessures, il ferme la porte à toute forme de rébellion saine de résistance à l'injustice. »²⁷

Les rôles genrés constituent donc le rempart établi face à la crainte de nouvelles pertes au sein des rapports humains. Ils étouffent la résistance et ne laissent plus la place qu'au détachement empêchant la relation authentique. L'internalisation de ce cadre normatif crée une sorte de cercle vicieux où la barrière établie pour empêcher de nouvelles pertes amène nécessairement à de nouvelles pertes, ce qui renforce une nouvelle fois le détachement. La perte finit alors par être infligée sur soi-même et le sujet contribue ainsi au maintien du patriarcat.²⁸

²² Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *op. cit.*, pp.121-124

²³ *Ibid.*, p.124

²⁴ *Ibid.*, pp. 124-127

²⁵ *Ibid.*, pp.127-128

²⁶ *Ibid.*, pp.133-135

²⁷ *Ibid.*, p.136

²⁸ *Ibid.*, pp.136-137

Dès lors, Gilligan et Snider montrent de quelle façon les codes du genre reposent sur le fonctionnement psychologique de la perte progressant de la protestation au désespoir et enfin au détachement. L'ordre social patriarcal est perpétué pour servir de rempart à de nouvelles pertes, mais cela a pour conséquence de mettre à mal les compétences relationnelles qui permettraient de traiter les ruptures générées par la hiérarchie de genre. En particulier, les injonctions spécifiques à la virilité poussent les hommes à renier leur capacité de *care* et ainsi de ne plus être capable de prendre soin de leurs blessures ou de celles infligées aux autres. Résister à l'injustice nécessite alors, selon les psychologues, de soigner la capacité relationnelle mise à mal par les exigences du patriarcat.²⁹

Soigner la perte pour questionner le patriarcat

Les codes de la normativité font ainsi passer la pilule du sacrifice de la relation authentique en promettant au sujet de rester entouré d'une multitude de « relations » protégeant de l'abandon. Le rapport véritable avec autrui, vu comme menace potentielle, n'est alors pas possible. Cela amène par la même occasion à une dissociation du soi avec ce qui fait son identité propre. Par effet de dissimulation, celle-ci finit par être oubliée. Les sentiments authentiques sont perçus comme illégitimes et honteux du fait des codes imposés par les rôles de genre. Occuper une place au sein du monde requiert dès lors de mettre en place des moyens de défense psychologiques générant une rupture avec certaines parties du soi. Ces dernières contiennent pourtant le germe permettant de soigner les ruptures relationnelles.³⁰

Rendre sa légitimité et son authenticité à sa propre voix renferme le potentiel de guérison d'une perte qui constitue une expérience partagée. La résistance positive à la hiérarchie – de genre, mais aussi de race ou de classe sociale – prend à cœur la possibilité d'une commune humanité qui fait l'expérience de cette perte dans le cadre des rapports de domination. Le patriarcat et les structures de genre sur lesquelles il repose génèrent des divisions, des ruptures relationnelles, mais les différences peuvent être mises de côté par la reconnaissance d'un désir fondamental des êtres humains à exister en relation. Pour ce faire, il est nécessaire de prendre conscience de la perte qui a eu lieu et à établir des stratégies de réponses prenant la forme d'une protestation. En ce sens, exprimer sa propre expérience de la perte – sous la forme d'un certain récit de soi –, c'est déjà accomplir un premier acte de résistance, ouvrant la voie à la reconstruction de relation authentique. L'injustice selon un tel point de vue n'est pas saisie, nous indique Snider, comme une réalité abstraite et détachée. À l'inverse, elle est perçue en fonction des modalités sous lesquelles elle nous affecte dans le contexte de la situation qui est propre au sujet. La voie de la résistance trouve son point de départ dans la vie interne du sujet, c'est-à-dire le même lieu où l'assujettissement a développé son emprise.³¹

²⁹ Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *op. cit.*, pp.139-140

³⁰ *Ibid.*, pp.144-149

³¹ *Ibid.*, pp.154-162

La « voix différente » mise en évidence par Carol Gilligan et qui fut le point de départ du développement d'une nouvelle forme d'éthique est à penser avant toute chose comme une voix fondamentalement humaine. Celle-ci se distingue de la voix qui a été constituée par l'ordre social hiérarchique en tant que voix objective et naturelle. Cette « voix différente » a été associée au féminin – et donc dévalorisée – uniquement parce que sa prise en considération des émotions et des relations comme des réalités à valoriser s'est vu envisager comme l'affaire des femmes. Cette voix n'est différente qu'en ce qu'elle ne rejoint pas le modèle valorisé par la domination patriarcale. Mais c'est en ce qu'elle ne correspond pas aux injonctions de la hiérarchie déterminée par les structures de genre que cette voix humaine, accordant une importance au souci de soi, des autres et des émotions, devient une véritable voix de résistance.³²

Penser cette résistance selon une modalité positive permet de s'éloigner du détachement pour occuper une posture d'engagement. Celui-ci permet d'établir les fondations rendant possible un déplacement normatif où les schémas culturels de la domination patriarcale peuvent être reconfigurés.³³

La « voix différente » se constitue en une libération de la parole que les injonctions normatives tendent à restreindre sous les prétextes d'une bonne conduite morale ou d'une objectivité abstraite. Si la hiérarchie établie par le patriarcat fonctionne par inhibition du désir relationnel et des compétences relationnelles inhérentes à l'humanité, alors restaurer ces éléments fondamentaux à l'humain détient un potentiel libérateur sans précédent. Le pouvoir et le cadre normatif qui l'accompagne déploient cependant des forces énormes pour maintenir ce système hiérarchique et étouffant les capacités humaines véritables. Cela montre que le patriarcat est une structure durable et résiliente qui ne se dissout pas dès sa première remise en question. Penser la résistance nécessite de comprendre que ce à quoi on s'oppose est remarquablement solide.³⁴

Giligan et Snider présentent alors la « voix différente » comme détenant une capacité transformative :

« Si cette voix de la protestation trouve un écho ailleurs, si nous reconnaissons cette voix d'espoir, vibrante de colère, comme la voix de la résistance positive – une voix humaine, qui n'en est pas moins féminine dans l'expression de sa rage ou moins masculine dans l'expression de sa rage ou moins masculine dans l'expression de sa vulnérabilité et de sa sollicitude (*care*) –, alors nous détenons la clé qui nous permettra de réparer les blessures relationnelles servant les intérêts du patriarcat et de toutes les formes d'injustice.³⁵

³² Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *op. cit.*, pp.165-166

³³ *Ibid.*, pp.174-177

³⁴ *Ibid.*, pp.177-182

³⁵ *Ibid.*, p.183

Il s'agit donc de rendre sa légitimité à la forme de résistance saine étouffée par les injonctions des normes patriarcales l'ayant transposée en désespoir et en détachement pour maintenir leur structure injuste et oppressive.³⁶

Rendre sa valeur à la relation, cela signifie rétablir le dialogue et l'écoute au sein d'une « expérience collective de la souffrance ». En ce sens, « écouter devient un acte radicalement engagé »³⁷ et permet l'ouverture à l'inconnu dans une reconnaissance de l'expérience partagée d'humanité.³⁸

Les évolutions récentes font que l'évidence du patriarcat s'est vu questionner. Cependant, il persiste. Gilligan et Snider expliquent cela du fait que la lutte contre celui-ci se joue également au niveau psychologique du fait que le patriarcat se donne l'apparence d'un rempart contre la douleur générée par la perte. Correspondre aux exigences patriarcales est particulièrement pernicieux en ce que cela demande le sacrifice de l'amour. Les psychologues conçoivent alors le genre comme ce qui maintient le patriarcat en place par la hiérarchisation du masculin et du féminin. Dans ce cadre, les codes de la moralité définissant ce qui fait un véritable homme – la virilité – et une véritable femme sont des éléments essentiels au mode de fonctionnement du patriarcat.³⁹

Celui-ci est donc toujours bien présent, mais nous nous trouvons à un moment charnière rendant possible une reconfiguration de l'ordre social. Taire la voix interne de résistance et la colère qui l'accompagne nous a amené au désespoir et au détachement. Rendre vie à cette pulsion de résistance implique la guérison des ruptures internes :

« Résister à l'injustice, c'est se révolter contre le patriarcat, ce qui est contraire aux institutions et aux principes démocratiques [...], mais c'est aussi réparer les ruptures dans les connexions humaines, remplacer les "relations" par la relation. »⁴⁰

Ce qui est ici l'enjeu est la réconciliation avec notre être dans sa totalité. Il s'agit de reconnaître la vie émotionnelle, relationnelle et psychologique du sujet comme légitime. Se réconcilier avec ce qui fait notre humanité, avec sa part corporelle et sa part interne, c'est ouvrir la voie vers la sortie du patriarcat. La transition d'une résistance pathologique – le détachement – à une résistance saine rend alors possible la reconnaissance de l'expérience de la perte qui a été vécue.⁴¹

La considération de cette perte a une potentialité politique en ce qu'elle est une expérience partagée par tous dans le contexte de l'ordre social instauré par le patriarcat. Cette connexion humaine qu'elle rend possible contient donc le moyen de restaurer ce qui a été perdu. Gilligan et Snider concluent leur travail en soulignant à nouveau que :

³⁶ Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *op. cit.*, pp.183-186

³⁷ *Ibid.*, p.201

³⁸ *Ibid.*, pp.199-202

³⁹ *Ibid.*, pp.207-209

⁴⁰ *Ibid.*, p.213

⁴¹ *Ibid.*, pp.210-217

« le patriarcat repose sur la subversion de notre capacité à réinstaurer un véritable rapport entre les hommes et les femmes. Sa structure hiérarchique est fondée sur la perte relationnelle et, par conséquent, sur un sacrifice d'amour. »⁴²

Restaurer cet amour, qui repose sur les connexions humaines authentiques, renferme le potentiel de développer un univers social plus démocratique où toute voix se verrait considérer comme légitime. Dès lors, cela implique la restauration de compétences relationnelles à la base de notre humanité qui ont été mises en difficulté par le patriarcat et la restauration d'un dialogue respectueux qui serait autant que possible dépourvu de rapports de force et de domination.⁴³

Retour à la virilité

Tout au long de ce mémoire, nous avons présenté la virilité comme un ensemble normatif d'injonctions participant à établir une catégorie d'hommes supposés véritables au sommet de la hiérarchie sociale déterminée par les structures de genre. Nous avons souligné qu'un effet particulièrement pervers du « piège de la virilité » évoqué par Gazalé et provenant de la stricte exigence à la maîtrise de soi virile imposait aux hommes d'étouffer leur vie émotionnelle et corporelle. Or, lors de ce chapitre, nous avons vu avec Gilligan et Snider de quelle façon cette répression de ce qui constitue la véritable identité d'une personne est au centre de l'établissement et du maintien du patriarcat.

Lier ces différentes perspectives nous amène à postuler que la virilité est un élément constitutif important de la rupture relationnelle mise en lumière par Gilligan et Snider. En effet, les connexions relationnelles authentiques sont entravées par les normes viriles imposant aux hommes de se placer en position dominante par rapport aux femmes et hommes considérés comme non-virils et à ne pas entretenir de rapports affectifs trop importants au risque de voir leur identité virile être dévalorisée.

La perte du soi authentique, comme nous l'avons vu avec la reprise des théories de Bowlby que font les autrices de *Pourquoi le patriarcat ?*, amène d'abord à la dépression et ultimement au détachement lorsque la résistance légitime à cette perte est entravée par le cadre normatif. Dès lors, il est à penser que les injonctions viriles participent de façon importante à cette rupture interne au sujet. Correspondre au canon de la virilité implique une répression des émotions véritables. De plus, la proximité affective est perçue comme une menace pour la virilité, ce qui constitue une rupture relationnelle sans précédent. Cette perte, comme nous l'avons vu avec Butler, n'a pas la possibilité d'être traitée correctement dans les termes imposés par le pouvoir. Dans les termes de Gilligan et Snider, ce mécanisme ne peut amener à rien d'autre que le détachement. Ainsi, la virilité peut être pensée comme un rempart construit par les injonctions du cadre normatif au cœur du patriarcat visant à servir de défense à d'éventuelles pertes et donc à conserver sa place au sein de l'ordre social hiérarchique. Cela revient alors, comme nous

⁴² Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *op. cit.*, p.221

⁴³ *Ibid.*, pp.219-221

l'avons longuement évoqué, à sacrifier la relation authentique aux profits de « relations » multiples et superficielles, ne laissant pas la place à des connexions humaines véritables.

Si l'on souhaite établir un ordre social plus juste et égalitaire, il est nécessaire de remettre en question les termes du patriarcat et par la même à s'éloigner du modèle normatif considérant la virilité comme le pinacle de l'accomplissement humain. Écouter la « voix différente » que Gilligan analyse semble être au minimum un excellent point de départ à ce déplacement normatif nécessaire à l'élaboration d'une meilleure société. Cette voix, au centre d'une éthique du *care*, en donnant les moyens de restaurer la blessure générée par la rupture relationnelle, appelle à prendre soin des autres et de soi-même. En tant que sujet, considérer l'ensemble des éléments constitutifs du soi comme étant pleinement légitime, revient déjà à occuper une position politique de subversion des termes du pouvoir.

Comme nous l'avons vu, l'assujettissement, tel que pensé par Butler, tend à fragmenter le sujet entre ce qui est considéré comme son être véritable et des éléments qui sont une menace pour lui-même en tant qu'ils peuvent être imprévisibles ou être la source de douleurs. Butler s'intéresse particulièrement en ce sens au corps et à la psyché. La virilité, telle qu'analysée par Gazalé, suppose la valorisation d'une maîtrise stricte de ces éléments. Cependant, si l'on change la perspective et que l'on en vient à considérer le corps et la vie interne et émotionnelle comme des parts légitimes du sujet, nous ouvrons la voie à la possibilité de la guérison de la blessure générée par la perte.

Il peut sembler cliché de postuler l'amour comme une solution aux injustices et inégalités sociétales. Cependant, c'est ce qui fait la force de la démarche éthique relationnelle dont les travaux de Gilligan et Snider ouvrent la voie. Si l'on part du principe que la virilité joue un rôle important dans la perte de la relation humaine véritable du fait de ses injonctions à la domination et à la maîtrise de soi, développer des moyens visant au rétablissement de cette relation authentique détient un potentiel libérateur important.

Gilligan et Snider ont montré que l'expérience humaine partagée de la perte contient les germes de l'émergence d'une résistance positive. Gazalé a présenté le « piège de la virilité » comme s'appliquant à l'ensemble des individu·e·s quelle que soit la place qu'ils occupent dans la hiérarchie de genre – bien qu'avec des modalités particulières à cette place. Butler a considéré que le pouvoir contient en lui-même la possibilité de sa reconfiguration. Dès lors, saisissons la possibilité de résistance et de subversion que l'on trouve dans l'expérience partagée de l'humanité au sein du pouvoir et de la valorisation virile constitutive du cadre normatif. Il s'agit ultimement de mettre en place une démarche relationnelle prenant en considération l'existence de la perte générée par l'assujettissement et de la blessure qui doit être soignée. En ce sens, l'amour est possiblement l'outil le plus puissant pour permettre le déplacement normatif nécessaire au développement d'un ordre social plus juste et égalitaire.

Conclusion

Avec ce mémoire, nous avons eu comme objectif de proposer de penser la notion de virilité comme détenant un intérêt notable dans le contexte des études des masculinités. Les développements précédents permettent de suggérer que la mobilisation de la virilité ajoute un élément de compréhension important dans l'analyse de la construction des différentes formes de masculinités évoluant dans l'ordre social et qu'elle joue un rôle dans les mécanismes de domination masculine. Dans la démarche des études de genre, la prise en compte de la virilité permet d'ajouter un niveau de lecture à l'analyse de la construction des rapports binaires et hiérarchiques de genre et de l'interaction entre les rôles sexuels.

En ce sens, nous avons cherché à présenter des façons de conceptualiser critiqueusement la notion de virilité en tant qu'elle occupe une place et une fonction particulière au sein du cadre normatif sur lequel reposent le pouvoir et les rapports de genre. Ainsi, il s'est agi de penser les normes viriles à la fois comme évoluant en interaction avec une diversité d'autres normes, mais également comme des normes mobilisant des injonctions particulières.

Enfin, nous avons eu pour volonté de souligner l'aspect néfaste de la virilité. En effet, nous l'avons présentée comme une source d'inégalités et d'injustices, mais nous avons aussi voulu montrer que la virilité affecte négativement la vie émotionnelle et psychologique des individu·e·s sur lequel·le·s elle agit. C'est pourquoi la fin de ce travail a exploré des pistes de réflexion visant l'établissement d'un déplacement normatif pour se défaire de la virilité et de ses exigences.

Avant de conclure, reprenons brièvement les différentes étapes de notre travail. Nous avons ouvert ce mémoire avec la présentation de la perspective proposée par Olivia Gazalé en ce qui concerne la virilité. Celle-ci est comprise par la philosophe comme avant tout un ensemble d'injonctions qui vise la différenciation avec les femmes et ce qui relève du féminin. Cela s'accompagne d'une dévalorisation radicale du féminin et la volonté de dominer ce qui y est associé. La virilité est ainsi à penser comme l'idéal auquel aspirer dans le système patriarcal – ou viriarcal. Cette hiérarchie entre le masculin viril et l'ensemble que constitue le féminin et le non-viril se donne l'aspect d'une réalité naturelle.

Dans ce premier chapitre, nous avons également vu que la virilité se constitue comme un modèle de vertu moral reposant sur l'idéalisation de la maîtrise de soi. Cet autocontrôle impose d'être le maître absolu de son corps, de ses émotions et de sa psyché. Plutôt que d'être considéré comme des parts légitimes du soi, celles-ci sont dévalorisées et comprises comme des obstacles à surmonter pour être reconnu comme un homme véritable.

Cela amène au « piège » de la virilité caractérisé par Gazalé qui conduit à penser la virilité comme une responsable de la domination des femmes, mais également comme imposant des injonctions brutales aux hommes. Pour être reconnus comme *vir*, ceux-ci doivent être capables de démontrer leur virilité de façon permanente de peur de se retrouver eux-mêmes dans une

position de subordination. La virilité se comprend donc comme un principe à la fois essentialisant et excluant.

L'objectif principal du deuxième chapitre a été de mobiliser la pensée de Judith Butler concernant les rapports entre le sujet et le pouvoir pour intégrer la virilité au cadre normatif sur lequel repose l'assujettissement du sujet. Cela nous a permis de comprendre la normativité virile comme fonctionnant par mécanisme performatif. En effet, la performance virile s'accomplit par une répétition des injonctions spécifiques à la virilité. Celle-ci s'en voit alors maintenue et renforcée.

Cela nous a également permis de constater que la virilité exige la répétition de ses termes et, en cas de non-respect, le sujet est menacé de ne plus être reconnu comme légitime s'il vient à ne plus être culturellement intelligible. La répétition des normes viriles par les actes corporels et linguistiques amène la virilité à dissimuler son caractère construit et elle finit par se comprendre comme une réalité naturelle et anhistorique. Cela permet de justifier la domination masculine qu'implique nécessairement la valorisation de l'idéal de virilité.

L'apport butlerien a permis d'ouvrir notre analyse aux conséquences négatives des injonctions à la virilité sur le sujet. Les exigences viriles, en particulier celle de maîtrise de soi, sont internalisées par mécanisme de retournement du sujet contre lui-même. Le soi authentique – qui inclut les parts corporelle, émotionnelle et psychique – est attaqué et dévalorisé par le sujet même qu'il constitue.

Nous avons ensuite discuté de la thématique de la « crise de la virilité ». Le chapitre portant sur cette question a présenté celle-ci comme un point de divergences de la littérature portant sur les masculinités et la virilité. D'un côté, certain·e·s auteur·ice·s, comme Francis Dupuis-Déri, voient dans le discours de la crise un moyen de renforcer la domination masculine et les normes viriles en présentant toute remise en question comme un danger pour l'ordre social. De l'autre côté, cette tendance à la crise, selon Gazalé, provient du fonctionnement même de la virilité et renferme la clef permettant un renversement normatif rendant possible un certain affranchissement des normes viriles.

Face à ces difficultés, nous avons proposé de penser autrement la remise en question de l'idéal de virilité et l'émancipation des hommes et des femmes de la hiérarchie de domination qu'il mobilise. Un appel supplémentaire à la philosophie butlerienne nous a amenés à suggérer que l'internalisation par retournement des normes viriles contribue à la perte qui a lieu au cours de l'identification du sujet dans le genre. Le deuil nécessaire à la gestion psychologique de cette perte n'étant pas autorisé au sein des rapports de pouvoir, la résolution de la problématique de la virilité se trouve possiblement dans la guérison de la blessure générée par la perte.

Nous avons consacré le dernier chapitre de ce mémoire à l'analyse de cette question en faisant appel au travail de Carol Gilligan et Naomi Snider qui porte sur la persistance du patriarcat. Celle-ci peut ainsi s'expliquer du fait que le système patriarcal constitue une forme de réponse

pathologique à la perte de la relation qu'il institue pourtant. Les apports de la psychologie ont permis de comprendre que les rapports de domination reposent sur le sacrifice de la relation authentique au profit de « relations » multiples dans l'intégration à l'ordre social. Ainsi, les injonctions viriles nous poussent à nous éloigner de notre soi authentique. Les émotions sont vues comme des dangers à éliminer plutôt qu'une part légitime de notre individualité.

La résistance initiale à l'imposition des normes est bloquée par la sanction sociale et l'individu·e finit par adopter une position psychologique de détachement. Aborder le monde en étant à l'écoute de la « voix différente » amène à rendre sa légitimité à la vie émotionnelle du sujet et de développer une démarche de résistance positive aux normes patriarcales. Il s'agit alors de prendre en compte la blessure générée par la rupture relationnelle et de s'orienter vers une possible guérison par reconnexion avec le soi authentique avec le développement de connexions humaines véritables.

Ainsi, si la virilité pousse les hommes à restreindre leur vie émotionnelle et relationnelle, et si elle établit la constitution normative de rapports de domination, alors restaurer des connexions humaines authentiques et traiter les émotions comme une part de soi légitime permet de s'éloigner des normes viriles et de poser les jalons pouvant amener à une société plus juste et égalitaire. En ce sens, une éthique relationnelle, telle que la démarche du *care*, qui promeut, comme le font Snider et Gilligan, l'utilisation de l'amour comme moyen d'opérer une reconfiguration normative nécessaire semble être une puissante voie d'émancipation.

Nous arrivons maintenant à la fin de ce mémoire. Prenons tout de même quelques lignes pour mettre en exergue les limites de ce travail et quelques pistes qu'il serait utile d'explorer pour arriver à une compréhension plus complète de la virilité que ce qui a été proposé ici. Nous avons présenté ici une approche fort globale de la virilité. Cela devrait être enrichi d'une analyse des différentes manières dont la virilité se manifeste concrètement. En particulier, une approche intersectionnelle permettrait certainement de mettre en lumière que les normes et représentations viriles diffèrent en fonction de la classe sociale, de la race et de l'orientation sexuelle. De plus, si la pluralité des masculinités se situait à l'arrière-plan conceptuel de ce mémoire, nous n'avons pas eu l'opportunité d'approfondir la manière dont différents types de masculinités sont affectés par la virilité. Il aurait également été intéressant de s'interroger sur un possible équivalent féminin de la virilité en tant qu'idéal du masculin et de poser la question de la possibilité d'une éventuelle virilité féminine. Enfin, étant donné qu'elle agit sur une multitude de réalités sociales, il est utile de s'intéresser à la manière dont la virilité se manifeste dans chacune d'elle. En particulier, il aurait été extrêmement captivant de discuter de la place des injonctions viriles dans le cadre de la sexualité et leur relation avec l'hétéronormativité.

Pour conclure, nous savons qu'il existe déjà dans les structures de genre une diversité de formes de sexualités. Toutefois, la virilité et ses injonctions normatives limitent les expressions masculines qui sont légitimes et établissent une hiérarchie entre elles. L'expression authentique de soi en tant qu'hommes ne peut être rendue possible que par un abandon, ou tout du moins

un éloignement, des injonctions viriles. L'approche du *care* appelle à restaurer la relation authentique avec autrui, mais également avec soi-même. Il s'agit de comprendre l'ensemble des éléments nous constituant comme sujet comme des parts légitimes de nous-mêmes et de comprendre la manière dont le pouvoir nous affecte et génère des blessures psychologiques qu'il est nécessaire de traiter. Prendre soin de soi-même et des autres amène à défendre une société plus juste et égalitaire. Cette forme de résistance positive rend possible un déplacement normatif amenant à une reconfiguration progressive des injonctions sociales. Cela permet ultimement de construire et exprimer notre identité plus librement et selon les modalités convenant le mieux à notre bien-être. Développer une position de résistance positive face aux structures du patriarcat, dans le cadre d'une approche éthique relationnelle, appelle à saisir le véritable pouvoir que détient l'amour.

Bibliographie

Ouvrages :

Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir : L'assujettissement en théories*, trad. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Scheer, 2002

Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, trad. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2006

Judith BUTLER, *Ces corps qui comptent : De la matérialité et des limites discursives du sexe*, trad. Charlotte NORDMANN, Paris, Amsterdam, 2009

Judith BUTLER, *Sujet du désir : Réflexions hégéliennes en France au XXe siècle*, trad. Philippe SABOT, Paris, PUF, 2011

Fabienne BRUGÈRE, Guillaume LE BLANC (coord.), *Judith Butler : Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*, Paris, PUF, 2009

Alain CORBIN (dir.), Jean-Jacques COURTINE (dir.), Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire de la virilité*, 3 volumes, Paris, Seuil (Points histoire), 2011

Raewyn CONNELL, Meoïn HAGÈGE (dir.), Arthur VUATToux (dir.), *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Amsterdam, 2022

Francis DUPUIS-DÉRI, *La crise de la masculinité : Autopsie d'un mythe tenace*, Paris, Remue-ménage (Points), 2018

Olivia GAZALÉ, *Le mythe de la virilité : Un piège pour les deux sexes*, Paris, Robert Laffont, 2017

Carol GILLIGAN, *Une voix différente : La morale a-t-elle un sexe ?*, trad. Annick KWIA TEK et Vanessa NUROCK, Paris, Flammarion (Champs essais), 2019

Carol GILLIGAN, Naomi SNIDER, *Pourquoi le patriarcat ?*, trad. Vanessa NUROCK et Cécile ROCHE, Paris, Flammarion (Champs essais), 2021

Articles et autres sources :

Judith A. ALLEN, « Men Interminably in Crisis? Historians on Masculinity, Sexual boundaries, and Manhood » dans *Radical History Review*, vol.82, no.1, 2002, pp.191-207

Tristan ARICKX. *Sujet de tension : formation du sujet et assujettissement dans l'œuvre de Judith Butler*. Faculté de philosophie, arts et lettres, Université catholique de Louvain, 2022, Prom. Nathalie FROGNEUX. [<https://dial.uclouvain.be/memoire/ucl/object/thesis:37220>, consulté le 3 juillet 2023

Judith BUTLER, « Sex and gender in Simone de Beauvoir's Second Sex » in *Yale French Studies*, Vol.72 no.1, 1986, pp.35-49

Raewyn CONNELL, « Fantômes de meurtre et vie pratique » dans *Travail, genre et sociétés*, Vol.29 no.1, 2013, pp.175-180

Pascale MOLINIER, « Virilité défensive, masculinité créatrice » dans *Travail, genre et sociétés*, Vol.3 no.1, 2000, pp.25-44

Haude RIVOAL, « Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins » dans *Travailler : Revue internationale de psychopathologie et de psychodynamique du travail*, Vol.38 no.2, 2017, pp.141-159

Georges VIGARELLO, « La virilité et ses "crises" » dans *Travail, genre et société*, Vol.29 no.1, 2013, pp.153-160